

L'ARCHE *Editeur*

Peter WEISS

Le Procès

Traduit par
Pierre BINDER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Peter Weiss

LE PROCES

pièce en deux actes

traduction:

Pierre Biner

copyright février 1985

Pierre Biner

12 Blanvalet

1207 Genève

Suisse

téléphone :

(022) 358461

titre original de la pièce : Der Prozess (Suhrkamp Verlag, Francfort-sur-le Main) 1974.

Personnages

Joseph K., fondé de pouvoir dans une banque, trente ans

Madame Grubach, propriétaire d'une pension

Mademoiselle Bürstner, locataire de la pension

Mademoiselle Montag, locataire de la pension

Le capitaine, neveu de madame Grubach, domicilié à la
pension

Franz, émissaire du tribunal, gardien

Willem, émissaire du tribunal, gardien

L'inspecteur

Kaminer, employé de banque, assistant des gardiens

Kullich, employé de banque, assistant des gardiens

Rabensteiner, employé de banque, assistant des gardiens

Le sous-directeur de la banque, le supérieur de K.

Le directeur de la banque

Le procureur général Hasterer, une connaissance de K.

L'huissier du tribunal

L'épouse de l'huissier du tribunal

Le gardien du tribunal

Des accusés

Le juge d'instruction

L'étudiant

L'homme chargé d'administrer les coups

Le commerçant

Le peintre Titorelli

Des jeunes filles chez le peintre Titorelli

L'oncle

L'avocat Huld

Leni, assistante de l'avocat

L'industriel

Block, un accusé

L'italien, une relation d'affaires

L'aumônier

L'homme qui vient en aide à K.

Des hommes et des femmes, habitant les alentours du
tribunal

Des personnes qui assistent à l'interrogatoire

Des employés de la banque.

La scène est divisée en trois plans superposés, reliés par des marches d'escalier.

Partie antérieure de la scène : à droite, un lit, et un lavabo avec son broc et sa cuvette. Deux chaises. A gauche, un siège de bureau et un bureau.

La partie antérieure de l'espace de jeu est peu profonde.

Scène médiane : à gauche s'élève un escalier assez large mais pas très haut. A droite, des marches plus étroites. A la hauteur de ce niveau surélevé, on doit pouvoir procéder à des changements de décors rapides. Ces changements pourront se faire au moyen d'une scène tournante, ou bien on pourra aussi retourner ou faire pivoter, ou encore déplacer, les éléments de décor. Ces éléments seront, de préférence, des meubles de forme cubique.

Scène éloignée : cette scène permet d'ouvrir l'espace destiné au jeu, lors des scènes de masse. Elle autorise aussi une extension spatiale. Les praticables de la scène médiane et de la scène éloignée - cette dernière étant située plus haut que la scène médiane - doivent pouvoir se transformer aisément en plateformes et en galeries.

Au centre de la partie antérieure de la scène, l'espace est coupé en deux par une massive armoire basse, dont les extrémités des parties latérales empiètent en fait sur la scène médiane. L'espace intérieur de l'armoire - qu'on peut ouvrir - se prête à de multiples transformations.

La disposition de la partie antérieure de la scène reste semblable pendant tout le spectacle.

La scène éloignée, sauf indications contraires, demeure dans le noir.

L'action se déroule du 3 juillet 1913 au 2 juillet 1914.

PREMIER ACTE

Scène 1 : à la pension

Partie antérieure de la scène : à droite, étendu sur le dos dans le lit, repose K., la couverture remontée jusqu'au cou. Il est encore endormi.

Entre l'armoire et l'escalier de gauche se tient Franz, l'un des deux émissaires du tribunal. Sa silhouette est élancée et il a l'air jeune. Il porte un vêtement de sport ajusté. Il est fait d'étoffe noire et comporte une quantité de poches, de boucles, de boutons, ainsi qu'une ceinture. Franz porte également des bandes molletières. Il a les bras croisés.

Scène médiane : à gauche, sur les marches, se tient Willem, le deuxième gardien. Il est plus âgé et plus corpulent que l'autre. Lui aussi porte un costume noir, mais d'une coupe plus simple, luisant, étriqué, avec des manches nettement trop courtes, qui laissent dépasser une blouse de travail. Sur la grande table qui se trouve à gauche est disposé le petit déjeuner. Madame Grubach, la propriétaire de la pension, se tient debout près de la table, du côté le plus étroit. Ses mains sont appuyées devant elle sur la table. Elle porte un long tablier, noué bas sur les hanches, ce qui fait ressortir fortement son ventre, au-dessus de la ceinture du tablier. Ses cheveux gris sont ramenés vers le sommet du crâne. Derrière madame Grubach, dans la pénombre, se tiennent les trois assistants des gardiens : Rabensteiner, Kullich et Kaminer. Tous trois portent des costumes sombres d'employés de bureau, avec col dur, cravate et gilet.

A droite, à côté de la table du petit déjeuner, mais plus en arrière, se trouve le capitaine, qui habite la pension. Il porte un vêtement de nuit à larges revers et fait sa gymnastique matinale : flexions des genoux, exten-

sions des bras, exercices de respiration.

A part le capitaine, tout le monde est immobile et en position d'attente.

A droite, au-dessus du lit placé dans la partie antérieure de la scène, on distingue un coin de la chambre de mademoiselle Bürstner. L'occupante en est absente. Son lit est soigneusement fait. A côté du lit se trouve une table de nuit, sur laquelle sont posées des photographies. Une armoire. Une chaise.

K. s'éveille en sursaut.

K.

Qu'est-ce qui se passe ?

Redressant le haut du corps, il regarde autour de lui. Franz lève les bras de côté et se tourne vers K.

Madame Grubach!

Franz fait un pas en direction de K.

Qui êtes-vous ?

FRANZ

Vous avez appelé.

K.

Il faut que madame Grubach m'apporte mon petit déjeuner.

Willem éclate de rire brièvement. Franz l'imite.

FRANZ

Impossible.

K.

Ce serait bien la première fois.

K. rejette la couverture, saute du lit en chemise de nuit, va vers la chaise sur laquelle sont disposés ses vêtements et enfile rapidement son pantalon.

FRANZ

Vous ne préférez pas rester ici ?

K.

se tournant vers Madame Grubach :

Madame Grubach! Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ?

Franz lui barre le chemin. K. fait un mouvement, comme pour se dégager, bien qu'il ne soit pas physiquement retenu par Franz. Willem descend l'escalier et va vers K.

WILLEM

Vous ne pouvez pas partir, puisque vous êtes arrêté.

K.

regardant à tour de rôle les deux gardiens :

Il semblerait. Et pour quel motif ?

WILLEM

Nous n'avons pas pour mission de vous le dire.

K. s'approche du lavabo. Il enlève sa chemise de nuit. Il verse l'eau du broc de porcelaine dans la cuvette, se lave le visage et le torse. Franz a ramassé la chemise. Il la palpe, va vers l'armoire, fouille parmi les vêtements. Pendant ce temps, madame Grubach s'est redressée. Elle s'avance lentement. Le capitaine a terminé ses exercices de gymnastique. Il va vers la table du petit déjeuner. Avec lenteur, les trois assistants s'approchent, eux aussi, de la table.

MADAME GRUBACH

Et il faut que ça arrive aujourd'hui. Le jour de ses trente ans. J'avais préparé pour vous un gâteau, monsieur le fondé de pouvoir!

WILLEM

se tournant vers madame Grubach :

En attendant, ce gâteau, vous pouvez toujours l'offrir à vos invités.

Les trois assistants se précipitent simultanément vers la table. Aussitôt assis, Kullich et Kaminer nouent des serviettes autour de leur cou et partagent le gâteau. Ils se mettent à manger, et à boire du café. Rabensteiner apporte à Willem une tranche de gâteau sur une assiette et une tasse de café. Willem s'est approché de K., qui s'essuie avant d'aller vers Franz. Willem lui emboîte le pas. K. prend une chemise dans l'armoire, mais Franz s'en empare.

FRANZ

Pas une chemise aussi fine.

Il lui en tend une autre. K. reste debout, la chemise à la main.

Cette chemise-là, nous la conservons. Comme le reste de votre linge. Si votre affaire tourne bien, nous vous rendrons tout ça.

K.

De quoi parlez-vous ? De quelles autorités dépendez-vous ?

WILLEM

Vous saurez tout en temps voulu. Vous avez de la chance que nous ayons pour vous autant d'égards. Ca n'est pas conforme au règlement.

K.

Une grimace tord le visage de K., qui rit d'une manière forcée.

Maintenant je comprends. Tout ça n'est qu'une farce ! Une farce imaginée par mes collègues de la banque ! Ils auront engagé trois ou quatre types dans la rue.

Il rit plus fort, essayant de faire rire les deux gardiens.

Une belle farce d'anniversaire !

WILLEM

Il trempe le gâteau dans sa tasse de café.
Vous refusez de regarder la situation en face.

K.

Mais comment se fait-il qu'on m'arrête ?

WILLEM

De sa bedaine, il bouscule K.
Voilà que vous recommencez. Nous ne répondons pas à ce genre de questions.

K.

Il court vers son bureau, prend des papiers dans un tiroir. Franz l'a suivi en courant.
Voici mes papiers. Montrez-moi les vôtres. Et surtout votre mandat d'arrêt!

FRANZ

Dieux du ciel!

Les deux gardiens éclatent d'un rire retentissant. Leurs assistants, qui sont toujours attablés, joignent leurs rires aux leurs. Kaminer éternue et avale de travers. Dans l'intervalle, le capitaine s'est attablé avec eux et a ouvert un journal.

FRANZ

Tu as entendu, Willem! Il veut voir le mandat d'arrêt. Montre-lui le mandat d'arrêt!

WILLEM

D'un ton presque mélancolique tout à coup :
Vous croyez que vous allez vous sortir de votre grand et malheureux procès en discutant avec nous de papiers d'identité et de mandat d'arrêt ? Nous sommes des employés subalternes. Nous ne comprenons pas grand chose aux paperasses. Notre seule fonction, c'est de vous surveiller.

C'est pour ça qu'on nous paie. Vous pensez bien que les autorités dont nous dépendons prennent la précaution de mener toutes les enquêtes nécessaires, avant de décider une arrestation comme celle-ci. Ca ne peut pas être une erreur.

K.

Conduisez-moi à votre supérieur!

WILLEM

Quand il en aura envie. Pas avant.

A la table du petit déjeuner, le capitaine a déployé le journal devant les trois assistants. Il tape sur le journal du plat de la main.

KAMINER

La guerre ?

RABENSTEINER

La guerre ?

LE CAPITAINE

Je dis que c'est la guerre!

K. fait quelques pas rapides vers l'escalier situé sur la gauche, mais Franz se met en travers de son chemin.

FRANZ

Vous voulez sortir tout nu ? Quel comportement! Il a trente ans et c'est un gamin. Viens, Willem, on va l'habiller.

Franz pousse K. au centre, tout en avant de la scène. Il lui prend des mains la chemise, met un genou à terre, et renverse K. sur l'autre genou, avec l'aide de Willem accouru pour le seconder. Willem place une de ses mains, les doigts écartés, à plat sur la poitrine de K. Il lui tâte les côtés, frappe de son médius la peau de la région du coeur. La scène, par la précision des gestes, ressemble à un rituel.

Puis ils redressent rapidement K., lui mettent sa chemise, arrangent le col et fixent la cravate.

Pendant ce temps, les trois assistants se sont levés. Ils se penchent pour regarder ce qui se déroule.

Willem conduit K. vers l'armoire. Franz a sorti de l'armoire un gilet et un veston.

K.

Pas ces habits-là!

WILLEM

Il faut que le veston soit noir.

K.

Je dois donc déjà me présenter devant le tribunal ?

WILLEM

Il faut que le veston soit noir.

Ils lui mettent le gilet et le veston.

MADAME GRUBACH

s'adressant aux trois assistants attablés :

Mais vous allez avaler tout le petit déjeuner de monsieur le fondé de pouvoir!

KAMINER

Nous n'avons pas encore mangé, ce matin.

RABENSTEINER

On a dû sortir de si bonne heure!

Madame Grubach a déposé sur une assiette l'ultime morceau de gâteau. L'assiette et une tasse à la main, elle va jusqu'aux marches qui descendent vers la partie antérieure de la scène. K. essaie de se dégager.

WILLEM

Je vous conseille de vous tenir tranquille et d'attendre les ordres. Contrôlez-vous. On va bientôt exiger beaucoup, de vous.

Madame Grubach reste debout au sommet des marches, son assiette et sa tasse à la main.

Le capitaine replie son journal et se lève.

Du fond s'avance un homme vêtu d'un costume sombre très simple.

L'HOMME

s'adressant à K. :

Sortez donc, tout simplement, monsieur le fondé de pouvoir. Ne vous occupez pas de ces gens. Ils ne peuvent rien contre vous.

RABENSTEINER

se frottant la bouche avec une serviette :

Monsieur, ne vous mêlez pas de choses qui ne vous concernent pas.

L'homme recule lentement et disparaît dans l'obscurité du fond de la scène. Les assistants se dirigent vers le coin où habite mademoiselle Bürstner. L'inspecteur les y attend. Franz gravit les marches à droite dans leur direction. Rabensteiner s'étend sur le lit. Il prend une photographie sur la table de nuit et l'examine. Kaminer et Kullich ouvrent l'armoire. Ils en sortent des vêtements de femme. Kaminer s'en sert pour déguiser Kullich. Il lui met un corset, lui enfile une jupe et une blouse et le coiffe d'un grand chapeau décoré d'une quantité de fleurs. Il observe avec satisfaction son collègue, qui se regarde dans le miroir.

Madame Grubach est toujours debout avec son assiette et sa tasse. Elle reste bouche bée, tant

elle est stupéfaite. Le capitaine, très raide, est immobile, le journal sous le bras.

WILLEM

posant son bras sur l'épaule de K. :

Vous êtes sans doute très surpris ?

K.

Surpris, bien sûr. Mais pas tellement.

WILLEM

Pas tellement ?

K.

Les surprises, j'en ai l'habitude. Elles ne me font pas beaucoup d'effet. En tout cas pas celle de ce matin.

WILLEM

Pourquoi pas celle de ce matin, précisément ?

K.

Bon, il ne s'agit en tout cas pas d'une farce. L'effort à fournir serait démesuré. Mais cette affaire ne peut pas, d'autre part, être vraiment importante. Je suis accusé ... mais je ne peux pas imaginer avoir commis la plus petite faute. Qui m'accuse ? Qui a engagé la procédure ? Et vous, vous êtes des fonctionnaires ? Aucun d'entre vous ne porte d'uniforme ...

WILLEM

Vous commettez une grave erreur. Nous avons un rôle tout à fait insignifiant dans votre affaire. Je ne peux d'ailleurs pas vous certifier que vous êtes accusé. Ou plutôt, je ne sais pas si vous l'êtes.

K.

Je n'ai donc pas le droit d'apprendre quoi que ce soit sur les raisons qui ont conduit à mon arrestation ?

WILLEM

Vous devriez faire attention à ce que vous dites .

Rabensteiner a sorti une des photographies de son cadre et l'a glissée dans la poche intérieure de son veston. Franz soulève la table de nuit et la déplace devant le lit, à égale distance des deux extrémités du lit. Rabensteiner se lève. Franz, pour faire un essai, s'assied sur le lit derrière la table. Il pousse la table de nuit un peu à droite, puis se lève. Les trois assistants se tiennent devant l'armoire. Leur posture dénote une tension liée à l'attente. Kullich a toujours son déguisement féminin.

FRANZ

d'un ton d'une dureté surprenante :

L'inspecteur vous appelle!

Willem saisit fermement K. par le bras. Il l'emmène vers la gauche et lui fait gravir les marches jusqu'au plateau de la scène médiane. Madame Grubach et le capitaine s'écartent. Madame Grubach tend à K. l'assiette et la tasse, mais K., retenu par Willem, passe devant elle et se dirige vers la chambre de mademoiselle Bürstner.

K.

Ils ont aussi forcé la porte de Mademoiselle Bürstner ? Madame Grubach! Vous ne trouvez rien à dire ?

MADAME GRUBACH

Ces messieurs ont dit qu'ils avaient besoin de la chambre.

K.

Et vous avez dit oui ?

MADAME GRUBACH

La locataire n'est pas à la maison.

K.

Mademoiselle Bürstner est une personne respectable. Quels que soient les reproches qu'on semble vouloir me faire, elle n'a rien à voir avec cette histoire.

Il se dégage, court jusqu'au téléphone, qui se trouve tout près, sur la gauche au coin de l'escalier.

Je voudrais téléphoner. Au procureur général Hasterer. Un de mes bons amis!

WILLEM

Allèz-y. Mais je ne sais pas si cette démarche a beaucoup de sens.

K.

Un sens ? Ca n'aurait aucun sens d'appeler un procureur général quand on veut vous faire croire que vous êtes arrêté ?

WILLEM

Mais je vous en prie, téléphonez donc.

K. soulève le combiné. Puis il s'immobilise et reste ainsi pendant un instant. Willem, madame Grubach et le capitaine le regardent. Il repose finalement le combiné et revient vers Willem.

K.

Non, je n'en ai plus envie.

WILLEM

Vous voyez.

Quand il aperçoit l'assistant déguisé, K. lève les bras, effrayé.

KULLICH

Mais voyons, monsieur le fondé de pouvoir!

KAMINER

C'est pour vous que nous sommes là.

RABENSTEINER

Nous voulions vous faire plaisir.

Willem est passé devant. Il fait signe à K. de s'approcher de la table de nuit, derrière laquelle s'est assis, sur le lit, l'inspecteur.

L'INSPECTEUR

Approchez!

K.

cherchant des yeux une chaise :

Vous permettez que je m'assoie ?

L'INSPECTEUR

Ce n'est pas l'usage.

Tandis que Kullich se débarrasse de son déguisement, qu'il jette à terre, Franz pousse K. devant la table.

Madame Grubach et le capitaine se tiennent près du groupe, l'oreille tendue.

K.

Maintenant, dites-moi : qui sont vos supérieurs ?

L'INSPECTEUR

Ne faites pas tant de bruit!... Vous connaissez mademoiselle Bürstner ?

K.

Très peu.

L'INSPECTEUR

C'est-à-dire ?

K.

Elle travaille dans un bureau.

L'INSPECTEUR

Quel est son emploi ?

K.

Elle est sténographe.

L'INSPECTEUR

Vous en êtes sûr ?

K.

Pourquoi me posez-vous cette question ?

L'INSPECTEUR

Elle semble se rendre à son travail de très bonne heure.

K.

Je n'en sais rien.

L'INSPECTEUR

A moins qu'elle ne soit pas encore rentrée ?

FRANZ

s'adressant à madame Grubach :

Madame Grubach! Mademoiselle Bürstner n'est pas rentrée, cette nuit ?

MADAME GRUBACH

Elle accourt.

Je ne l'ai pas vue.

L'INSPECTEUR

Est-ce qu'il lui arrive fréquemment de ne pas rentrer ?

MADAME GRUBACH

Quelquefois. Quelquefois elle rentre aussi très tard.

K.

irrité :

Pourquoi m'avez-vous amené dans cette chambre ?

L'INSPECTEUR

C'est la première fois que vous y entrez ?

K.

Oui.

WILLEM

Quelque chose ne va pas ? Vous êtes pressé ? Vous voulez partir ?

K.

déconcerté :

D'abord vous me retenez. Ensuite vous me demandez si j'aimerais partir...

L'inspecteur se lève en riant. Franz est lui aussi tout à coup détendu et se met à bouger comme si l'enquête était terminée. Les trois assistants s'approchent de K. avec des gestes amicaux.

K.

pas encore tout à fait rassuré :

L'affaire est donc terminée ? Dans ce cas, je préfère renoncer à me demander si votre comportement était légitime ou non.

Il s'approche, soudain très détendu, de l'inspecteur, et lui tend la main.

Terminons courtoisement cette affaire!

L'inspecteur se mord les lèvres, les yeux fixés sur la main tendue de K. Puis il prend son chapeau, posé sur le lit de mademoiselle Bürstner. C'est un chapeau rigide, noir et rond. L'inspecteur se sert de ses deux mains pour le mettre, lentement et avec précaution, comme s'il l'essayait. K. est resté debout, main tendue.

L'INSPECTEUR

Comme tout vous paraît simple! Terminer courtoisement cette affaire! Non, ça n'est vraiment pas possible. Je ne veux pas dire par là que vous devez désespérer. Non. Pourquoi en effet désespérer ? Vous êtes arrêté, rien de plus. C'est cela que je devais vous communiquer. Et ce sera tout pour aujourd'hui. Oui, maintenant nous pouvons prendre congé, mais provisoirement. Vous avez sûrement envie d'aller à la banque ?

K.

d'un ton provocant :

Comment aller à la banque, puisque je suis arrêté ?

L'INSPECTEUR

Vous m'avez mal compris. Vous êtes arrêté, c'est entendu. Mais ça ne doit pas vous empêcher de pratiquer votre profession. Rien ne doit changer, dans vos habitudes.

K.

Alors il était pratiquement inutile de me notifier mon arrestation.

L'INSPECTEUR

C'était mon devoir.

K.

Un curieux devoir.

L'INSPECTEUR

Ne perdons pas notre temps. Vous voulez aller à la banque. Bien entendu, je ne vous y force pas. Supposons que vous le vouliez. Afin que votre arrivée tardive passe inaperçue, ces trois messieurs, qui sont vos collègues de bureau, sont à votre disposition.

K. regarde avec stupeur les assistants. Ceux-ci s'inclinent et rient, pour se faire reconnaître.

KULLICH

La banque est grande, monsieur le fondé de pouvoir! On ne remarque pas tous les employés subalternes.

KAMINER

Pourtant nous nous rencontrons tous les jours, quand j'apporte le courrier.

K.

Mais bien sûr, monsieur Kaminer! Excusez-moi! Bonjour, monsieur Kullich! Eh bien, partons au travail, monsieur Rabensteiner!

Il serre la main aux trois hommes, qui se tiennent en demi-cercle devant lui. L'inspecteur, Willem et Franz disparaissent derrière eux, sans qu'on remarque leur départ. Pendant ce temps, madame Grubach a ramassé les vêtements éparpillés sur

le sol et les a suspendus dans l'armoire. Elle s'est ensuite approchée rapidement de la table du petit déjeuner pour desservir. Le capitaine s'est retiré.

Kullich, Kaminer et Rabensteiner descendent rapidement l'escalier, sur la droite, et vont chercher le chapeau de K., à la partie antérieure de la scène. Quand ils l'ont trouvé, ils se le jettent et jonglent avec.

K. descend les marches sur la gauche vers la partie antérieure de la scène. Kaminer lui tend solennellement son chapeau. K. le met, arrange son col et sa cravate.

Ensuite, K. va vers le bureau, sur la gauche. Kullich, Kaminer et Rabensteiner le suivent.

Scène 2 : à la banque

Lorsque le changement de décors ne peut être réalisé au moyen d'une scène tournante, il faut néanmoins que le changement soit soudain. S'activant fébrilement de tous côtés, chargés de liasses de documents et de dossiers, les employés de la banque participent aux déplacements, à l'enlèvement et aux rotations des éléments du décor.

Scène médiane : à gauche, une rangée de chaises, où viennent s'asseoir des clients ou des personnes qui veulent présenter une requête. La grande table est couverte de documents et de papiers. L'armoire à droite devient un coffre-fort. Il y a des comptoirs où on fait des versements. A droite, on entend, en provenance d'un groupe d'hommes penchés sur des livres de comptes, le crépitement de machines à écrire et à calculer.

Scène éloignée : une rangée de guichets, avec, derrière, des clients. Ils tendent parfois le visage vers l'ouverture, pour communiquer avec les employés de la banque. Les activités habituelles d'une banque. Des transactions à mi-voix. Des mouvements qui sont tous maîtrisés et réglés.

A la partie antérieure de la scène, K. s'approche du bureau et ôte son chapeau. Kullich le lui prend et le suspend à une patère à gauche de l'armoire centrale. Kaminer dépose des lettres sur le bureau. Il les ouvre au moyen d'un coupe-papier, extrait les feuillets des enveloppes et les déplie.

Rabensteiner se dirige rapidement vers K., avant qu'il ait eu le temps de s'asseoir à son bureau. Comme par un tour de passe-passe, il sort de la poche intérieure de son veston la photographie, et la tend à K.

RABENSTEINER

En souvenir.

Tandis que K. contemple la photographie, Rabensteiner s'éloigne. Kullich dispose, sur le bureau, des timbres, des tampons encreurs, des porte-plumes, du papier. Kaminer étend sur le lit situé à droite une couverture de fourrure. Kullich et Kaminer sortent. Rabensteiner réapparaît.

RABENSTEINER

Le sous-directeur a déjà demandé de vos nouvelles. Je lui ai dit que vous étiez dans la maison. Occupé depuis un bon moment! Occupé depuis un bon moment!

D'un groupe de gens qui se trouve en haut à droite se détache le sous-directeur. Il est grand, puissamment bâti et habillé avec élégance. Il descend rapidement les marches, tenant quelques notes à la main. Rabensteiner se retire. K. est toujours debout devant le bureau, les yeux fixés sur la photographie. Le sous-directeur reste à quelque distance derrière lui. Il l'observe avec un petit rire moqueur. K. se retourne brusquement. Il recouvre, de sa main droite, la photographie placée sur le bureau.

K.

Non! Je viens tout juste d'arriver!

LE SOUS-DIRECTEUR

Mais monsieur le fondé de pouvoir! Avec les aptitudes que nous vous connaissons, vous allez rattraper rapidement le temps perdu. Cinq ans dans notre maison, sans arriver une seule fois en retard!

La ponctualité et la conscience professionnelle personifiées. Et puis, en plus, comment pouvez-vous imaginer que j'aie oublié la signification particulière de cette journée ?

Il tend la main à K., qui lui tend d'abord la main gauche, car la droite repose toujours sur la photographie. Il fait alors un tour complet sur lui-même et tend au sous-directeur la main droite.

LE SOUS-DIRECTEUR

avec une ironie solennelle :

Trois juillet mil-neuf-cent-treize! Permettez-moi...

Il sort de la poche intérieure de son veston
une enveloppe.

... également au nom de monsieur le directeur ... de
vous offrir une gratification.

K.

gêné :

Mais c'est ...

LE SOUS-DIRECTEUR

Je vous en prie. Je vous en prie...

Presque de force, il glisse l'enveloppe dans la main
de K. Puis il aperçoit la photographie, maintenant
visible sur le bureau. Il la prend et l'examine.

Une belle personne.

K. veut lui prendre la photographie. Le sous-direc-
teur l'en empêche.

Et qui donc sont ces messieurs ?

K.

confus :

Des connaissances, des gens de ma parenté.

LE SOUS-DIRECTEUR

Votre fiancée ? Ah! quelle silhouette! Je vois... une bel-
le journée ... ils sont debout devant la cathédrale... C'est
vous-même qui devez avoir pris la photo. Un tout petit peu
de travers, dommage.

Le sous-directeur refuse encore une fois de rendre
la photographie à K., qui voudrait la lui reprendre.
Enfin il la lui donne en riant.

Ou alors c'est une nouvelle conquête ?

K.

tourmenté :

Monsieur le sous-directeur! Il y a des clients. Ils attendent qu'on les reçoive.

LE SOUS-DIRECTEUR

Les petits épargnants. Oui, ils se font du souci! Mais vous savez bien que nous ne pouvons accorder aucun prêt, par les temps qui courent. Avec cette menace de guerre. Comme il nous serait facile de nous laisser entraîner.

K. semble ne pas écouter. Il est penché sur le bureau, les mains appuyées sur le dessus de la table.

Le sous-directeur pose la main sur l'épaule de K.

Mais vous, et je le comprends, vous avez besoin maintenant de sécurité. Oui, il nous faut fonder un foyer, une famille, pour avoir quelque chose à quoi se raccrocher.

Le sous-directeur monte par la gauche vers la scène médiane. Simultanément, Rabensteiner descend les marches en compagnie d'un homme qui vient présenter une requête. Ce dernier reste tête baissée près du bureau, tandis que Rabensteiner se retire. K. n'a pas remarqué l'homme. Il s'est assis sur le siège devant le bureau. Il tient la photographie à la main, saisit une paire de ciseaux, découpe soigneusement les figures qui flanquent l'image de la femme sur la photographie. Il enfouit ensuite la photographie dans la poche intérieure de son veston.

Venant du haut, à droite, le directeur descend les marches. C'est un homme assez âgé et de petite taille. Il a l'air maladif.

Par le côté opposé arrivent rapidement Rabensteiner et Kaminer. Ils reconduisent l'homme qui venait présenter une requête, et qui se laisse faire sans réagir. Le directeur reste debout derrière le fauteuil de K. Il toussotte. K. se retourne et bondit sur ses pieds.

K.

Monsieur le directeur!

LE DIRECTEUR

Mon cher, j'apprends que vous ne vous sentez pas très bien. Vous n'avez jamais été malade! Qu'est-ce qui vous arrive ?

K.

Oh rien, rien du tout!

LE DIRECTEUR

Voulez-vous prendre un congé ?

K.

Merci infiniment, monsieur le directeur, mais je ne peux pas me le permettre.

LE DIRECTEUR

Vous vivez pourtant seul. Vous n'avez pas d'obligations.

K. se tait et baisse la tête.

C'est sûrement ça! Vous avez vécu trop isolé. Vous avez besoin d'un appartement qui corresponde à votre position. Vous travaillez trop, mon cher ami. Vous vous surmenez. Vous n'avez même plus le temps de venir me rendre visite à la maison.

K.

hésitant :

Monsieur le directeur...

LE DIRECTEUR

Oui ? Que s'est-il passé ? Vous pouvez vous exprimer en toute confiance.

K.

Ce matin...

Il s'interrompt.

LE DIRECTEUR

Oui...

K. reste muet.

Oui... Vous êtes arrivé en retard. Vous savez, ça peut s'expliquer comme ça. Il suffit qu'on se réveille trop tard une fois pour qu'on n'arrive plus à retrouver sa place ...

Il passe un bras sous celui de K., se penche sur lui et marche lentement, de long en large, en compagnie de K.

C'est beau de tout retrouver, au réveil, comme on l'avait laissé la veille au soir. Oui, il faut une grande présence d'esprit pour pouvoir retrouver, quand on ouvre les yeux, les choses telles qu'elles étaient la veille. C'est pour cela que le réveil est le moment le plus dangereux de la journée. Mais quand on a supporté ce moment - et que rien n'a changé - on peut passer le reste de la journée dans la sérénité ...

K.

Et moi ...

LE DIRECTEUR

Et vous ?

K.

Non! Maintenant j'ai l'intuition de possibilités immenses! De possibilités immenses!

LE DIRECTEUR

Alors tout va bien! Vous n'en êtes qu'au début de votre carrière. Vous avez de l'ambition. C'est une qualité que j'apprécie beaucoup chez vous. Vous êtes l'un de nos meilleurs éléments.

Le directeur s'immobilise, saisit K. par les deux bras, le tient devant lui et le regarde fixement.

J'attends de vous encore beaucoup.

Il se tourne, part vers la gauche, et se retourne une dernière fois.

Et venez donc nous rendre visite un de ces soirs.

K. fait une révérence.

Küllich et Kaminer viennent au devant du directeur. Ils le prennent par les bras, et le conduisent vers le haut à gauche. Les clients se lèvent de leurs chaises et s'inclinent.

K. reste debout encore un moment, puis il va rapidement à droite jusqu'au lavabo. Il enlève son veston, incline profondément son visage au-dessus de la cuvette et s'asperge d'eau abondamment. Les bureaux, à l'arrière-plan, s'obscurcissent.

Scène 3 : à la pension

Scène médiane : cette fois, seule la table est éclairée. Madame Grubach s'y est assise. Elle tricote. Posé devant elle, un tas de chaussettes.

A la partie antérieure de la scène, K. est occupé à s'essuyer le visage devant le lavabo, puis il met sa veste et se tourne vers madame Grubach.

K.

Ca n'arrivera certainement pas deux fois.

MADAME GRUBACH

Quittant des yeux son ouvrage, elle lève lentement la tête.

Non, ça n'arrivera certainement pas deux fois.

K. s'approche d'elle.

K.

Vous parlez sérieusement ?

Il s'immobilise en face d'elle, de l'autre côté de la table.

MADAME GRUBACH

Oui. Il ne faut pas vous faire trop de souci. Il s'en passe de toutes sortes, dans le monde! A propos, les gardiens m'ont raconté deux ou trois choses. Comme il s'agit de votre bonheur, ça me tient vraiment à coeur. Je les ai entendus causer un peu. Mais ça n'était rien de grave. Vous êtes effectivement arrêté, mais pas comme on arrête un voleur. Cette arrestation - excusez-moi si je dis une sottise - me paraît une histoire de gens qui ont de l'instruction. Une affaire à laquelle je ne comprends rien, et qu'on n'a d'ailleurs pas besoin de comprendre.

K.

Ce n'est pas du tout stupide, ce que vous dites, madame Grubach. Je partage en partie votre opinion. A la différence près que moi je juge cette affaire encore plus sèchement que vous. Je ne prends pas cette affaire pour une histoire manigancée par des gens qui ont de l'instruction. Pour moi, cette affaire n'est rien, mais vraiment rien du tout. On m'a eu par surprise, voilà tout. J'avais décidé de ne même plus en parler. Je voulais simplement votre opinion. Je suis heureux de constater que vous êtes de mon avis.

Il se penche par-dessus la table et tend la main à madame Grubach, mais madame Grubach ne lève pas les yeux. Elle reste un moment silencieuse, l'air très sérieux.

MADAME GRUBACH

On dirait qu'elle retient une larme.

Ne vous faites pas trop de souci.

K. se redresse et retire sa main.

K.

Le capitaine est-il de retour ?

MADAME GRUBACH

perdue dans ses pensées :

Il a été tellement déçu, ce matin, que vous n'avez pas fait les exercices avec lui...

K.

Il est encore à la caserne ?

MADAME GRUBACH

toujours absente :

Croyez-vous qu'il y aura la mobilisation ?

K.

Est-ce que mademoiselle Bürstner est chez elle ?

MADAME GRUBACH

levant enfin les yeux :

Non. Vous vouliez lui demander quelque chose ?

K.

Je voulais simplement échanger quelques mots avec elle.

MADAME GRUBACH

Je ne sais pas quand elle va rentrer.

K.

Je voulais lui présenter mes excuses, pour avoir occupé sa chambre sans sa permission.

MADAME GRUBACH

Ce n'est pas nécessaire. Elle ne sait rien. Et tout a été remis en ordre. Jetez vous-même un coup d'oeil.

Elle se lève, va vers la chambre de mademoiselle Bürstner. Lumière tamisée sur les meubles.

K.

sur un ton de reproche, et comme si c'était la faute de madame Grubach :

Rentrer aussi tard chez soi!

MADAME GRUBACH

Les jeunes sont comme ça.

K.

Mais parfois ça va trop loin.

MADAME GRUBACH

Vous avez entièrement raison. Je ne veux pas critiquer mademoiselle Bürstner. C'est une jeune fille comme il faut, sympathique, rangée, et travailleuse. Mais je trouve qu'elle devrait avoir un peu plus de fierté et garder ses distances. Je l'ai aperçue plusieurs fois dans des rues écartées - et chaque fois avec un autre homme...

K.

se fâchant brusquement :

Vous m'avez mal compris! Je connais très bien cette jeune fille. Rien de ce que vous dites ne correspond à la réalité.

Il pivote de manière soudaine et revient vers la gauche. Madame Grubach lui court après. Son tablier s'est dénoué. Les attaches pendent.

MADAME GRUBACH

Monsieur le fondé de pouvoir! Je n'ai fait ces confidences qu'à vous! C'est dans l'intérêt de mes locataires que j'essaie de maintenir la propreté de cette pension.

K.

La propreté! Si vous voulez maintenir la propreté de cette pension, il faut commencer par me mettre à la porte.

Il descend les marches vers la partie antérieure de la scène. Il se jette sur son lit, se lève subitement au bout d'un moment, et marche de long en large.

Madame Grubach rassemble ses raccommodages et sort.

K. s'étend à nouveau sur son lit.

Au loin, on perçoit une voix qui chante une chanson. Dans l'obscurité du fond de la scène s'avance lentement mademoiselle Bürstner. Elle fredonne, en parcourant un large demi-cercle, et gagne sa chambre.

K. se dresse sur son lit.

Mademoiselle Bürstner entre dans sa chambre. Elle ôte le grand chale de soie qu'elle avait sur les épaules et commence, devant l'armoire à glace, à déboutonner sa robe. Elle a toujours son chapeau. Elle porte les vêtements que Kullich avait mis pour se déguiser.

K. saute de son lit, arrange sa cravate, monte l'escalier de gauche. Il passe devant des meubles cubiques de couleur sombre qui constituent le dispositif scénique et s'approche de mademoiselle Bürstner.

K.

en chuchotant :

Mademoiselle Bürstner.

MADemoisELLE BURSTNER

se retournant :

Qui est là ?

K.

entrant :

C'est moi.

MADemoisELLE BURSTNER

Ah, c'est vous ?

K.

Je voulais échanger quelques mots avec vous ...

MADemoisELLE BURSTNER

Maintenant ? Il faut que ce soit maintenant ?

K.

Oui.

MADemoisELLE BURSTNER

Je suis morte de fatigue. Enfin, entrez.

Elle recule jusqu'au lit. K. s'arrête à quelques pas, en face d'elle.

MADemoisELLE BURSTNER

Alors, que voulez-vous ? Je suis vraiment curieuse.

K.

Vous allez peut-être me dire que la question n'était pas urgente au point de devoir être discutée maintenant, mais...

MADemoisELLE BURSTNER

Je n'écoute jamais les préambules.

K.

Ca va me faciliter la tâche. Il y a eu du désordre dans votre chambre, par ma faute, très tôt ce matin.

Au lieu de regarder la chambre, mademoiselle Bürstner regarde fixement K. d'un oeil inquisiteur.

MADemoiselle BURSTNER

Ma chambre ?

K.

Oui, une commission d'enquête est venue.

MADemoiselle BURSTNER

mettant ses mains bas sur les hanches :

A cause de vous ?

K.

Oui.

Il montre les photographies sur la table de nuit.

Par exemple, vos photographies...

MADemoiselle BURSTNER

regardant maintenant les photographies :

Elles sont toutes mélangées ... Oui! Il en manque une!

K.

Vous voyez comment se comportaient ces gens! Et moi, ils m'ont interrogé.

MADemoiselle BURSTNER

Non!

K.

Si! Vous croyez, vous, à mon innocence ?

MADemoiselle BURSTNER

Innocent... Moi, je ne peux pas me prononcer. Je ne vous connais même pas. Si on vous met à dos une commission d'enquête de ce genre, c'est que vous êtes un criminel dangereux. Pourtant, on vous a laissé en liberté ... et il me semble exclu, calme comme vous l'êtes, que vous vous soyez évadé de la prison. Vous ne pouvez donc pas avoir commis un bien grand crime.

K.

La commission a peut-être conclu que j'étais innocent.

MADemoiselle BURSTNER

De quoi est-il question ?

K.

C'est bien là tout le problème. Je ne suis même pas au courant.

MADemoiselle BURSTNER

déçue :

Dans ce cas, il était parfaitement inutile de venir me trouver en pleine nuit.

K.

Je vous ai dit tout ce que je savais. En fait, ce n'était pas une commission d'enquête. Je lui donne ce nom seulement parce que je ne sais pas comment l'appeler autrement. Il n'y a pas eu d'enquête à proprement parler. On m'a simplement arrêté.

Mademoiselle Bürstner rit. Elle s'assied sur le lit.

MADemoiselle BURSTNER

Mais alors comment est-ce que ça s'est passé ?

K.

Ca a été affreux.

MADemoiselle BURSTNER

C'est un peu trop vague.

K.

Voulez-vous que je vous montre comment ça s'est passé ?

MADemoiselle BURSTNER

Je suis trop fatiguée. Je n'aurais pas dû vous laisser entrer.

K.

Me permettez-vous de déplacer la table de nuit devant votre lit ?

MADemoiselle BURSTNER

Qu'est-ce qui vous prend ?

K.

Autrement, je ne peux pas vous montrer.

Il a déjà poussé la petite table de nuit vers elle.
Il se met devant la table de nuit.

K.

montrant mademoiselle Bürstner :

Ici est assis l'inspecteur. Et là ...

Il fait le geste.

... se tient un gardien. Et là vers l'armoire, se trouvent les assistants. L'un de ces mufles a même enfilé vos vêtements, la robe que vous portez, précisément, et ce chapeau ...

MADemoiselle BURSTNER

Je vous en prie, pas si fort. Vous réveillez toute la maison.

K.

L'inspecteur crie. Il hurle, même. Je suis malheureusement obligé de crier aussi, si je veux vous faire comprendre. L'inspecteur hurle mon nom.

Mademoiselle Bürstner met un doigt devant sa bouche.

"Joseph", crie-t-il...

MADemoiselle BURSTNER

Ah, vous vous appelez Joseph ?

K.

crie :

"Joseph!"

encore plus fort :

"Joseph!!"

On frappe vigoureusement à la cloison. Mademoiselle

Bürstner prend peur et met une main sur sa poitrine.

Qui a frappé ?

MADemoiselle BURSTNER

Sûrement le capitaine. Pourquoi vous sentez-vous obligé de crier aussi fort ?

K. remet la table de nuit à sa place. Mademoiselle Bürstner enlève son chapeau. Une raie divise en parties égales sa chevelure rousse. Ses cheveux sont réunis en chignon sur le cou.

K. lui prend la main, puis le poignet. Il l'embrasse sur le front.

Dehors! Dehors! Allez, partez! Qu'est-ce que vous voulez ? Et l'autre qui entend tout. Ce que vous pouvez m'embêter.

Elle se lève. K. lui tient toujours le poignet.

K.

Vous m'en voulez ?

MADemoiselle BURSTNER

Non, je n'en veux jamais à personne.

K. s'approche d'elle, la tenant toujours par le poignet. Puis, avec une rapidité surprenante, il l'étreint et l'embrasse sur la bouche, sur tout le visage, sur le cou et sur la gorge.

On frappe une nouvelle fois à la cloison, mais plus discrètement. On entend simultanément la voix du capitaine, qui toussotte. K. s'enfuit. Mademoiselle Bürstner reste immobile. Sa robe est ouverte, sur le devant. On aperçoit son corset.

A gauche, derrière la grande table, apparaît le capitaine.

K. est passé en courant près de la table, et descend rapidement l'escalier de gauche. Le capitaine

le suit. Il porte un vêtement de nuit, dont il enlève la veste. À la partie antérieure de la scène, K. ôte sa cravate et son col. Le capitaine jette sa veste sur le sol, et se tient sur les gradins, en position de combat. Il fait claquer ses doigts. K. se retourne, effrayé. Il lève les bras comme pour se défendre. D'un seul coup, le capitaine saute sur K., avec un large sourire, et le jette à terre. K. se défend à peine.

Le capitaine s'agenouille sur K. et lui maintient les bras écartés sur le sol.

LE CAPITAINE

haletant :

Vous avez réussi à vous défiler, pour la gymnastique matinale. Vous pouvez au moins m'accorder les exercices du soir!

Au-dessus d'eux, dans le fond, mademoiselle Bürstner a enlevé sa robe et déboutonné la bustier de son corset. Elle a recommencé à chanter en fredonnant.

Sur ces entrefaites, le capitaine saute sur ses pieds, exécute quelques flexions des genoux et gonfle ses biceps. A pas élastiques, il remonte rapidement les marches sur la gauche et disparaît.

Tandis que K. reste étendu au sol, bras écartés, mademoiselle Bürstner enlève son jupon. Elle reste nue, tout en fredonnant. Les bras relevés très haut, elle détache ses cheveux, qui retombent en une longue cascade.

Obscurité.

Scène 4 : à la banque

On entend tout à coup des bruits. Ce sont les bruits produits par les activités qui se déroulent dans les bureaux. Une sonnerie de téléphone stridente vient bientôt s'ajouter au vacarme.

K. se relève.

Rabensteiner court vers le téléphone. Il décroche le combiné et reste debout, tête penchée.

K. remet de l'ordre dans son habillement.

RABENSTEINER

Monsieur le fondé de pouvoir! C'est pour vous.

Rabensteiner reste immobile. Il tient à bout de bras, très haut, le combiné. K. accourt vers lui, prend le combiné, se penche, fait à plusieurs reprises un signe de la tête, et raccroche le combiné. Plongé dans ses pensées, il reste près du téléphone.

Le sous-directeur s'approche de lui par derrière.

LE SOUS-DIRECTEUR

Des mauvaises nouvelles ?

K.

effrayé :

Non, non.

K. descend vers la partie antérieure de la scène.
Le sous-directeur le suit.

LE SOUS-DIRECTEUR

Une question... Cela vous plairait-il de faire un tour sur mon bateau à voile dimanche ? J'ai invité des tas de gens. En particulier des gens que vous connaissez, comme monsieur Hasterer...

Il se tourne vers le haut, où vient justement d'apparaître le procureur général, qui descend rapidement les marches.

K.

Monsieur le procureur

Le procureur général se dirige vers K. et le salue amicalement.

LE SOUS-DIRECTEUR

Alors, vous viendrez ? Venez donc !

K.

Je vous remercie beaucoup, mais malheureusement je n'aurai pas le temps, demain. Je me suis déjà engagé.

LE SOUS-DIRECTEUR

Domage.

Le sous-directeur s'en va sans plus attendre. K. le retient.

K.

s'excusant :

On vient justement de me téléphoner. Je dois aller quelque part, mais on a oublié de me dire à quelle heure.

LE SOUS-DIRECTEUR

Rappelez donc, et posez la question.

K.

Ca n'a pas tellement d'importance.

LE SOUS-DIRECTEUR

Dans ce cas, vous pouvez donc...

K.

Non, c'est impossible. Je suis absolument obligé...

LE SOUS-DIRECTEUR

en s'en allant :

Alors, ce sera pour une autre fois ...

Le procureur général pose une main sur l'épaule de K. C'est un homme de courte taille et puissamment bâti. Ses cheveux sont brillantinés et séparés par une raie médiane. Il porte une petite moustache taillée en brosse.

LE PROCUREUR GENERAL

J'espère que je ne vous dérange pas, cher collègue.

K.

Mais je vous en prie, je vous en prie...

LE PROCUREUR GENERAL

Il faut que je dise une fois de plus ce que j'ai sur le coeur. Et que je le dise à quelqu'un capable de comprendre.

K. fait un geste de la main, pour signifier qu'il se sent indigne du compliment. Puis il se dégage et, légèrement penché, il reste debout devant le procureur général.

Le procureur général, écartant les bras comme s'il voulait, devant K., se décharger d'un fardeau qui alourdirait ses épaules, s'adresse alors à K.. d'une voix tendue.

Je cours d'un débat à un autre et j'essaie de soumettre à l'examen le plus rigoureux toutes les allégations et tous les mensonges. Je travaille des nuits entières. Tous ces éléments d'enquête, tous ces mémoires, toutes ces dépositions de témoins, ces procès-verbaux, ces motifs de jugements... qui s'accumulent en quantités monstrueuses! Dix fois, vingt fois, je dois écrire pour demander une enquête. Chaque fois je me dis : "Cette fois on va enfin te donner satisfaction". Et lorsque je me retrouve devant l'accusé - dont je me demande d'où il peut bien sortir, de quels bas-fonds il émerge - eh bien, voyez-vous, à ce moment le dossier explose, il se volatilise subitement, s'évapore complètement, sans laisser de traces. Mon jugement se transforme en une chose tout à fait secondaire, et je devrais tout recommencer à zéro...

K.

Cependant...

LE PROCUREUR GENERAL

Cependant ?

K.

Cependant, le tribunal, que vous représentez, est une réalité concrète! Ce que vous avez découvert ne peut être annulé.

LE PROCUREUR GENERAL

Comment l'entendez-vous ?

K.

En prononçant votre sentence ... même lorsque vous la tenez pour inadéquate - et elle reste, par définition, toujours inadéquate - vous assignez à l'accusé sa place à l'intérieur d'un certain ordre. Même lorsque vous infligez à l'accusé la peine la plus sévère, vous lui faites une faveur. La voilà, votre satisfaction!

LE PROCUREUR GENERAL

C'est entendu, nous avons des normes, auxquelles nous devons nous conformer. Où irait-on, sans elles ? Nous avons des principes. Bien. Très bien. Mais quand nous avons prouvé qu'il y a eu faute et exigé une punition, et qu'alors se manifestent brusquement d'autres forces, des forces face auxquelles nous n'avons désormais plus aucune compétence, que se passe-t-il ? Eh bien, les choses débordent, les masses se soulèvent, le problème isolé disparaît et quelque chose de lourd et de puissant s'installe à sa place...

K.

avec emphase :

Vous n'avez pas le droit de laisser tomber l'accusé!

LE PROCUREUR GENERAL

D'autres s'arrogent aujourd'hui le pouvoir de juger...

K.

Qu'arriverait-il s'il n'y avait plus de compréhension ?

Si on ne parvenait plus à découvrir des choses qui peuvent se partager ?

Le procureur général s'est mis à marcher de long en large. Il s'immobilise, les bras dressés en signe d'impuissance.

LE PROCUREUR GENERAL

Ce n'est pas de ces choses-là que je voulais m'entretenir avec vous. Je voulais vous parler d'Hélène. Vous l'avez rencontrée, quand vous êtes venu chez moi. Que pensez-vous d'elle ?

K.

à la torture :

Monsieur le procureur général, ce n'est pas à moi...

LE PROCUREUR GENERAL

Dites sans crainte ce que vous pensez!

K.

bâbutie :

Peut-être sa manière de s'habiller... un peu trop voyante...

LE PROCUREUR GENERAL

Elle est trop grosse pour se permettre un décolleté plongeant dans le dos. Cette robe de bal démodée! Avec toutes ces franges! Je sais que vous n'avez pas eu le courage de la regarder! Elle reste couchée toute la journée. Elle lit des romans-feuilletons à deux sous. Elle passe son temps en tenue négligée, et sans aucune pudeur, à bâiller en attendant mon retour. Elle ne se coiffe jamais. Si vous voyiez comment ses boucles noires sont emmêlées!

K.

Monsieur le procureur général! Imaginez comme nous serions perdus si on supprimait complètement l'acte d'accusation, et si on ne pouvait même plus préparer la défense de l'accusé, parce qu'il est impossible de juger et, à plus forte raison, de vivre...

LE PROCUREUR GENERAL

Il se tourne de nouveau vers K. et le prend par les épaules.

C'est vous, Joseph, qui dites ces choses ? Moi qui vous prenais pour un homme d'affaires incapable de sentiments ! Pour un homme de devoir ! Engagé totalement dans une existence sans aucun temps mort !

K.

Je suis un être misérable, incapable...

LE PROCUREUR GENERAL

étreignant une nouvelle fois K. :

Joseph ! Appelle-moi Herbert ! Libère-toi, mon cher ami, et viens demain ! Imagine un peu ça ... descendre le fleuve sur le bateau à voile ... avec, dehors, le soleil ... longer les pentes couvertes de vignes !

K. se dégage, secoue la tête.

Le procureur général, en s'en allant :

Nous comptons sur toi !

Le procureur général disparaît au fond de la scène. K. demeure immobile. Les bruits qui viennent des bureaux augmentent.

Rabensteiner, Kullich et Kaminer entrent. Ils rangent les papiers qui traînent sur le bureau, alignent les chaises, remplissent d'eau fraîche le broc sur le lavabo, vident la cuvette dans un seau qu'ils emportent. Tout en accomplissant leurs tâches, ils parlent à K.

KAMINER

On vous a communiqué l'adresse ?

K. lève les yeux et le regarde d'un air interrogatif.

On vous a donné le numéro de la maison ?

K.

Que voulez-vous ?

RABENSTEINER

Nous savons où vous devez aller demain. A un premier et bref interrogatoire préliminaire pour votre affaire.

KULLICH

Toujours prêts d'égards : ils ont fixé l'audience un dimanche, comme ça vous n'êtes pas dérangé dans vos occupations professionnelles.

RABENSTEINER

Ce serait aussi possible la nuit. Mais vous ne seriez pas suffisamment reposé.

KULLICH

Le mieux, c'est que vous soyez là-bas dès neuf heures du matin.

KAMINER

Rue Julius. C'est très loin. Dans la banlieue, près de la gare aux marchandises.

D'un mouvement du bras, K. chasse les trois employés. Puis il s'immobilise. On dirait qu'il est sur le point de bondir.

Scène 5 : au tribunal

Alors que la partie antérieure de la scène reste inchangée, le reste de la scène se transforme, par des modifications soudaines du décor, en un espace complexe et vaste. Ce nouveau décor est obtenu en enlevant, en déplaçant, en inversant, en faisant pivoter ou en retournant les éléments à disposition.

Scène médiane : des hommes et des femmes arrivent en rangs serrés par le fond. Ils se regroupent en plusieurs unités plus petites, et occupent des chambres et des entrepôts encastrés les uns dans les autres. Ils se rassemblent, sur les gradins, autour de tables, de caisses, de lits. Les hommes sont en bras de chemise; les femmes souvent en jupons, avec des enfants dans leurs bras. Il y a aussi des tas de gens couchés à moitié nus. On aperçoit un couple enlacé. Un homme, assis pieds nus, lit un journal. Ici et là, des gens portent des paniers et des seaux. D'autres lavent du linge dans des baquets et l'étendent sur des cordes pour le faire sécher. Des femmes secouent des draps et des couvertures.

Scène éloignée : là encore, un espace complexe, des estrades, des galeries. On y installe des échelles, sur lesquelles montent des gens. A peine visibles, ils s'activent derrière les éléments de décor.

Tandis qu'on ajuste le dispositif scénique, l'espace sonore est investi par des bruits de voix, des appels, des sifflements, des chansons, auxquels viennent s'ajouter les violents coups de marteaux de ceux qui finissent d'installer le décor. On perçoit aussi la musique indistincte produite par un accordéon ou une flûte.

Ce va-et-vient dense et complexe n'a cependant rien de fébrile. Tranquille et indolent, il a aussi quelque chose de négligent et d'indifférent.

Quelques-uns des habitants du quartier passent devant K., qui reste immobile, dans la position qu'il avait à la fin de la scène précédente et donne, comme on l'a dit, l'impression d'être sur le point de bondir.

K. attrappe fermement par le bras un jeune homme en vêtements d'ouvrier.

K.

Savez-vous si des audiences doivent avoir lieu, quelque part dans le coin ?

L'OUVRIER

Des audiences ?

K.

Des audiences judiciaires.

L'OUVRIER

Je n'en sais rien.

L'ouvrier s'éloigne. Une femme, portant une grande pile de draps, passe devant K. et le bouscule. Il s'écarte, regarde autour de lui comme quelqu'un qui cherche quelque chose. Il se tourne ensuite vers une autre femme, qui est vêtue d'une chemise trop grande, ou plutôt d'une espèce de grand tablier, et porte un seau plein de linge.

K.

Est-ce que des audiences ont lieu ici ?

LA FEMME

Elle dépose le seau, s'essuie le front de son bras mouillé.

Oui.

Elle indique le fond, vers le haut.

Mais la salle est déjà pleine.

K.

On m'attend.

LA FEMME

Alors allez-y. Suivez-moi. Je dois refermer derrière vous. Personne ne doit plus entrer.

Ils partent, ensemble, vers la gauche, et gravissent les marches en se frayant un passage au milieu des gens. A ce moment, le dispositif scénique se met en mouvement et de nouvelles transformations du décor s'opèrent. On décroche les cordes à linge, on recouvre les lits. Les cubes deviennent des estrades avec des gradins, des galeries. Là où se trouvaient les habitants dans leurs chambres, on voit maintenant des hommes vêtus de vestes noires à longs pans et de manteaux noirs. Ces vêtements sont coupés à l'ancienne mode. Ils sont trop larges et pendent, sans épouser les contours du corps. Une grande partie des personnes présentes, qui s'assièrent en rangs comme pour une assemblée, porte des barbes blanches. L'aspect patriarcal de ces hommes a cependant quelque chose de contraint et d'artificiellement rigide. Ils sont assis, à droite et à gauche, en deux groupes importants. Leur posture dénote une dignité appliquée. Quelques-uns se sont avancés jusqu'à la partie antérieure de la scène et ont pris place à droite, sur le lit. A gauche aussi, derrière le bureau, est assis un groupe, tandis que d'autres encore ont choisi de s'asseoir sur les marches de l'escalier de gauche.

Certains ont apporté des oreillers et des coussins. Ils s'attendent, apparemment, à une longue audience. Toutes les personnes présentes portent de petits insignes ronds au revers de leur manteau.

Le murmure et le bourdonnement des voix prend fin. Par la droite font leur entrée plusieurs

messieurs vêtus de costumes noirs mieux coupés que ceux du reste des personnes assemblées. Ils se regroupent autour du bureau, ouvrent et étalent autour d'eux des cahiers dépenaillés et des livres peu soignés.

Le juge d'instruction, un homme petit au souffle court, s'assied sur le siège de bureau, en s'appuyant du dos contre le bureau. Son regard décrit un demi-cercle pour passer en revue l'assemblée. Du plat de la main, il donne un grand coup derrière lui sur le dessus du bureau.

Le silence se fait.

La blanchisseuse fait son entrée, par le haut à droite.

K. la suit.

Ils descendent tous deux les marches de l'escalier de droite.

Le juge d'instruction sort une montre de la poche de son gilet. Il regarde fixement K.

LE JUGE D'INSTRUCTION

Vous auriez dû vous présenter il y a une heure et cinq minutes.

Murmures et brefs chuchotements dans l'assemblée.

K.

Même si je suis en retard, je suis tout de même venu.

Sur la droite, dans la partie antérieure de la scène et dans sa partie éloignée, brève approbation.

LE JUGE D'INSTRUCTION

Oui, mais moi, à présent, je ne suis plus obligé de vous écouter.

Murmure, sur la gauche.

Je vais cependant, à titre exceptionnel, y consentir.
Avancez.

Quelques personnes, assises devant K., s'écartent pour le laisser passer. Le juge d'instruction feuillette un cahier. Quelques feuilles chiffonnées et maculées tombent.

LE JUGE D'INSTRUCTION

Vous êtes donc décorateur d'intérieur ?

K.

Non. Pas du tout. Je suis fondé de pouvoir dans une grande banque.

Les gens qui sont assis sur la droite derrière K. se mettent à rire. Ils le font de si bon coeur que K. ne peut s'empêcher de rire, lui aussi. Les gens se tapent sur les cuisses, tellement ils s'esclaffent. Ils se tordent comme s'ils avaient une quinte de toux. En haut à droite aussi, sur les galeries les plus élevées, se détache un rire isolé. Sur la gauche en revanche, les auditeurs restent silencieux.

Votre question, monsieur le juge d'instruction, relative à ma prétendue profession de décorateur d'intérieur, est symptomatique de la manière dont est menée toute la procédure engagée contre moi. Vous pourrez objecter qu'il ne s'agit absolument pas d'une procédure. Vous avez tout à fait raison, car ça n'est une procédure que si moi je la considère comme telle. Pendant un instant, je consens, disons par pitié, à la prendre pour telle.

Il regarde autour de lui, comme quelqu'un qui s'attend à de nouveaux applaudissements, mais un silence pesant règne à présent. Dans ce silence, la

blanchisseuse passe entre K. et le juge d'instruction. Elle pose son seau, en sort des draps, les secoue pour les essorer et les plie sur son bras nu. Tous les regards sont tournés vers elle. Le juge d'instruction, lui aussi, s'est à moitié soulevé de son siège, et suit chacun de ses mouvements. Ensuite, la femme prend le seau et monte les marches sur la gauche, jusqu'à la partie éloignée de la scène, où elle disparaît. Maintenant, tous se tournent à nouveau vers K. Le juge d'instruction s'appuie, comme précédemment, contre le bureau. Il est presque couché. Ses jambes pendouillent dans le vide.

Il n'y a rien à faire! Même votre petit cahier, monsieur le juge d'instruction, confirme ce que je dis.

Il s'avance vers le juge d'instruction, arrache le cahier de ses mains et le brandit bien haut. Du bout des doigts il a saisi une des feuilles du milieu, de sorte que les feuilles malpropres et couvertes d'une écriture serrée sont bien visibles.

Voici les dossiers du juge d'instruction! Continuez tranquillement à lire ces pages, monsieur le juge d'instruction. Je n'ai pas peur d'un acte d'accusation comme celui-là!

De tous les côtés, les auditeurs, très attentifs, se sont unanimement penchés vers K.

Ce qui m'est arrivé n'est qu'un cas particulier, et en tant que tel, ce n'est pas une affaire très importante. Je ne la prends pas très au sérieux. Mais c'est un exemple de la procédure qui est utilisée contre beaucoup d'autres. C'est pour eux que je suis ici, et non pour moi.

Dans les rangs les plus éloignés, sur la droite, une personne - une seule - élève les mains au-dessus de sa tête et applaudit. On entend

quelques remarques.

PREMIERE VOIX

Et pourquoi pas ?

DEUXIEME VOIX

Bravo!

TROISIEME VOIX

Et encore bravo!

K.

Ce n'est pas un succès d'orateur que je recherche. Je voudrais simplement pouvoir discuter, publiquement, un problème public. Ecoutez... Il y a dix jours, on m'a arrêté. L'arrestation en soi me fait rire mais ce n'est pas la question. On m'a surpris dans mon lit. Les gardiens, une valetaille sans scrupules, ne demandaient pas mieux que de se laisser corrompre. Sous un prétexte mensonger, ils voulaient emporter mon linge et mes vêtements. En plus, ils ont sali la chambre d'une dame que j'estime beaucoup...

Sur la gauche, quelques exclamations indignées :
"Oh!" "Dégoûtant!" Quelqu'un siffle.

K.

Et ces messieurs ne se sont pas contentés d'abuser de la confiance de ma logeuse. Ils s'étaient fait accompagner par trois employés de ma banque. Pourquoi ? Pour nuire à ma réputation! Pour mettre en péril ma situation professionnelle!

Levant le regard vers un point situé au-dessus des auditeurs massés sur la gauche, le juge d'instruction fait un bref signe de tête.

Et voici qu'en ma présence, monsieur le juge d'instruction se permet de donner en secret un signal à quelqu'un parmi vous. Les gens qui sont ici sont donc manipulés. J'ignore si le signal est destiné à provoquer maintenant des sifflets ou des applaudissements! Ca m'est d'ailleurs complètement égal. J'autorise monsieur le juge d'instruction à

donner à haute voix ses ordres à la claque qui est à sa solde. "Maintenant, sifflez!" ou "Maintenant, applaudissez!"

Le juge d'instruction se tourne impatientement vers ceux qui sont assis à ses côtés. Leurs têtes penchées se touchent presque. K. s'approche du bureau. Il frappe avec force sur la tablette.

J'ai presque fini. Vous aurez tout le temps, après, pour discuter.

Les hommes assis autour du bureau tendent l'oreille. Ils se tournent de nouveau avec la plus grande attention vers K. De la scène éloignée parvient maintenant un bourdonnement et un sifflement légers, un son dont on ne saurait dire s'il est produit ou non par des voix.

K. élève la voix au-dessus de ce bourdonnement, qui augmente progressivement.

Il ne fait aucun doute que se cache, derrière ce tribunal, une puissante organisation. Une organisation qui non seulement emploie des gardiens corruptibles et des juges d'instruction ineptes, mais qui s'est assurée aussi la collaboration de magistrats haut placés, et même très haut placés ... et peut-être même de bourreaux ... je n'ai pas peur de prononcer ce mot. Et quel peut bien être le but de cette importante organisation, messieurs ? C'est de faire arrêter des innocents, pour engager contre eux une procédure sans objet et dépourvue de sens.

Sur la gauche, au niveau de la scène médiane, on entend le son perçant d'une voix d'homme aiguë. Des gens s'écartent et on aperçoit dans le fond la blanchisseuse, enlacée par un homme de petite taille, avec une barbe rougeâtre peu fournie.

On pousse le couple vers l'avant. Tout en riant, l'homme continue à maintenir la femme enlacée. Beaucoup, parmi ceux qui sont présents, se lèvent brusquement et entourent le couple. Le bourdonnement s'est transformé en grondement.

K. voudrait bien, lui aussi, gravir rapidement les marches sur la gauche pour s'approcher du couple. La femme tend un bras dans sa direction. K. est déjà tout près et sur le point de prendre la main de la femme, mais deux ou trois vieillards l'en empêchent. Les doigts de K. glissent dans leurs barbes.

Qui êtes-vous, vous tous ? Que veulent dire les insignes que vous portez ? Vous êtes tous des fonctionnaires ! Vous faites tous partie de ce tribunal ! Vous vous êtes tous approchés de moi pour m'écouter et pour m'espionner ! Vous voulez apprendre comment on avilit des innocents. Fichez-moi la paix... sinon je frappe !

Il voudrait fuir en se précipitant en avant. Mais le juge d'instruction a bondi de son siège et lui barre la route.

LE JUGE D'INSTRUCTION

Un instant ! Je dois attirer votre attention sur le fait qu'aujourd'hui vous venez de vous priver des avantages que présente, pour l'accusé, un interrogatoire.

K.

Salauds ! Canailles ! Je vous en fais cadeaux, de tous vos interrogatoires !

Il court de tous côtés, les bras en croix. Il tente une percée à droite et à gauche, une ou deux fois, avant de se jeter sur son lit et de

ramener ses bras au-dessus de sa tête, tandis que disparaissent rapidement les éléments du décor et que retentissent les bruits nécessaires à l'installation du décor suivant.

Scène 6 : à la pension

Une fois achevés les aménagements du dispositif scénique, qui étaient accompagnés de coups violents et de secousses nettement perceptibles, le silence règne à nouveau.

K. est étendu sur son lit, les bras sur la tête.

Scène médiane : on y retrouve madame Grubach, assise et occupée à tricoter. Dans le coin où habite mademoiselle Bürstner, le capitaine s'appuie sur les coussins du lit. Il porte son uniforme et ses bottes, et fume sur une longue pipe.

Une jeune fille est occupée à vider une valise. Elle tend à mademoiselle Bürstner des vêtements. Mademoiselle Bürstner les suspend dans l'armoire ouverte ou les range sur les rayons. Ensuite, la jeune fille dispose une ottomane de façon à en faire un lit. La jeune fille boîte. Ce handicap ralentit ses déplacements. Elle déplace encore un ou deux meubles.

K. se lève, quitte son lit et se passe les mains sur le visage. Il va vers madame Grubach.

K.

Que se passe-t-il, dans la chambre de mademoiselle Bürstner ?

MADAME GRUBACH

Mademoiselle Montag apporte ses affaires chez mademoiselle Bürstner.

On voit, dans le fond, mademoiselle Montag tirer à présent un grand coffre. Madame Grubach regarde dans sa direction.

En soupirant :

Je voulais l'aider, mais elle est têtue. Elle veut tout traîner elle-même. Mademoiselle Bürstner me surprend. J'en avais assez d'avoir pour locataire cette mademoiselle Montag, et voilà que mademoiselle Bürstner la prend avec elle dans sa chambre.

K.

Vous ne soupçonnez plus mademoiselle Bürstner ?

MADAME GRUBACH

Elle tend vers K. ses mains jointes.

Monsieur le fondé de pouvoir, vous avez pris ma remarque tellement au sérieux. Je ne voulais offenser personne. Vous ne savez pas combien j'ai souffert, ces derniers jours! Moi, dire du mal de mes locataires! Et vous, vous avez pu croire une chose pareille, et vous disiez que je devais vous mettre à la porte! Vous mettre à la porte!

Elle commence à pleurer, soulève en sanglotant un coin de son tablier et s'en couvre le visage.

K.

Allons, ne pleurez pas. L'intention n'était pas méchante. C'était un malentendu. Croyez-vous vraiment que je puisse me brouiller avec vous à cause d'une jeune fille que je connais à peine ?

MADAME GRUBACH

C'est juste. Je me demandais toujours : mais pourquoi monsieur le fondé de pouvoir se fait-il tant de souci pour mademoiselle Bürstner ? Pourquoi est-ce qu'il se dispute avec moi à cause d'elle, alors qu'il sait bien qu'il lui suffit de me faire un reproche pour que je n'arrive plus à m'endormir ?

On entend un grand bruit : mademoiselle Montag a posé la malle.

K.

Vous entendez ?

MADAME GRUBACH

Elle se lève.

Voulez-vous que je demande un peu de silence ?

K.

C'est qu'elle déménage.

MADAME GRUBACH

refusant de comprendre :

Oui ...

K.

Il faut bien qu'elle amène ses affaires.

Agacé, il se retourne vers la partie antérieure de la scène. Mademoiselle Montag boîte lentement en direction de madame Grubach, qui range son tricot. Mademoiselle Montag s'immobilise auprès d'elle, lui murmure quelque chose à l'oreille et montre de la main K. qui lui tourne le dos.

MADAME GRUBACH

l'appelant :

Monsieur le fondé de pouvoir! Mademoiselle Montag aimerait bien vous dire deux mots. Mais vous n'acceptez probablement plus qu'on vous dérange aussi tard ?

K.

se retournant en hâte :

Mais bien sûr! Naturellement! Je suis à sa disposition.

K. ajuste nerveusement sa cravate, Madame Grubach se retire. La scène éloignée s'obscurcit. Une lumière verticale éclaire un seul espace : celui de la chambre de mademoiselle Bürstner. Le capitaine s'allonge commodément. Mademoiselle Bürstner s'assied près de lui au bord du lit.

Mademoiselle Montag s'approche de K. Les mouvements difformes de son buste de ses bras donnent l'impression qu'elle rame. On dirait une nageuse, ou quelqu'un qui essaie de s'envoler.

MADemoiselle MONTAG

Je ne sais pas si vous me connaissez.

K.

Mais certainement. Il y a déjà un certain temps que vous habitez ici.

MADemoiselle MONTAG

Vous ne vous intéressez pas beaucoup à ce qui se passe dans la pension.

K.

Non... Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Il lui offre le siège placé devant le bureau. Il va chercher lui-même l'autre siège, et s'assied, à une certaine distance.

MADemoiselle MONTAG

Je voudrais juste vous dire deux mots de la part de mon amie. Elle m'a priée de l'excuser à sa place. Elle n'aurait d'ailleurs pas pu vous dire autre chose que ce que vous allez entendre. Cette affaire ne me concerne pas vraiment. Ça me permet de vous en parler encore plus franchement. Vous ne trouvez pas ?

K.

Comment vous répondre ?

Il s'agite sur son siège.

De toute évidence, mademoiselle Bürstner refuse de m'accorder l'explication personnelle que je lui avais demandée.

MADemoiselle MONTAG

C'est exact. Ou plutôt, non. Vous dites les choses d'un ton tellement tranchant. En général, une explication n'est pas une chose qu'on accorde ou qu'on refuse. Mais il peut arriver qu'on estime inutile une explication, et c'est ce qui se passe ici. Mon amie sait bien comment se serait déroulé cet entretien. Voilà pourquoi elle est persuadée

qu'un tel entretien ne serait d'aucun profit, pour personne. Elle m'en a du reste parlé hier pour la première fois, et seulement en passant. Elle a dit que pour vous non plus cet entretien n'aurait pas grand intérêt. Elle pense que l'idée vous en est venue tout à fait par hasard, et que vous allez bientôt vous rendre compte, sans qu'aucune explication soit nécessaire, de l'absurdité de toute cette histoire.

K.

K. se lève. Pendant un instant, il reste indécis. Je vous remercie.

Il s'incline.

Cependant, mademoiselle Bürstner reste assise.

Mademoiselle Bürstner a exagéré la portée de l'entretien que je sollicitais.

MADemoisELLE MONTAG

Vraiment ?

K.

Qu'est-ce qu'elle suppose que je pourrais bien lui demander ?

Mademoiselle Montag se lève.

Que va donc imaginer mademoiselle Bürstner ? ... Une dactylo...

MADemoisELLE MONTAG

C'est vous qui le dites!

Elle crache devant lui, et monte en boîtilant l'escalier de gauche.

K.

criant après elle :

Mademoiselle Montag. Ca n'est pas comme ça! Je voulais

vous proposer ... je le lui ai d'ailleurs écrit ...
je voulais la prier ...

Mademoiselle Montag s'éloigne, de sa démarche
de nageuse.

Mademoiselle Bürstner, assise au bord du lit,
chante à voix basse.

Elle se penche ensuite au-dessus du capitaine,
pendant que la scène s'obscurcit.

On entend des gémissements et des soupirs, des
coups sourds et des cris étouffés.

Scène 7 : à la banque

A l'exception de la partie antérieure de la scène, la totalité de l'espace est plongée dans l'obscurité. La partie antérieure de la scène elle-même n'est que faiblement éclairée. Par les fentes de la large armoire qui occupe le centre, de la lumière filtre. On entend des gémissements et des coups, en provenance de cette armoire.

K. s'approche de l'armoire, s'arrête pour écouter, avant d'ouvrir violemment les deux portes de l'armoire.

Une pièce basse et profonde apparaît. Contre les parois s'entassent des piles de dossiers. Devant, au milieu de papiers et de livres de comptes sont étendus deux hommes entièrement nus. Ce sont les gardiens Franz et Willem. Ils sont à plat ventre, les bras étendus devant eux. Un homme, vêtu d'une tenue de cuir, les domine. Son vêtement laisse les bras nus et le cuir est profondément échancré sur la poitrine. L'homme est en train de brandir des verges pour appliquer un nouveau coup.

K.

agité :

Qu'est-ce que vous faites là ?

FRANZ

se soulevant :

Monsieur! On nous bat parce que tu t'es plaint de nous au juge d'instruction.

K.

Je ne me suis pas plaint. J'ai seulement raconté ce qui s'est passé à mon domicile.

WILLEM

Il se redresse en s'appuyant sur les coudes.

Monsieur! Si vous saviez avec quelle dureté on nous ré-

compense, vous porteriez sur nous un jugement moins sévère. J'ai une famille à nourrir, et Franz va se marier. On se fait quelques sous comme on peut. Un travail régulier ne nous convient pas. Alors on s'est laissé tenter par cette histoire de linge. Ca n'était pas honnête. Mais la tradition veut que le linge appartienne aux gardiens. Qu'est-ce que ces détails peuvent bien faire à celui qui a été arrêté!

K.

Je n'ai en aucune façon exigé qu'on vous punisse. J'ai protesté simplement pour le principe.

WILLEM

Franz, je t'avais bien dit que monsieur n'avait pas exigé qu'on nous punisse. Tu viens d'apprendre qu'il ne savait même pas que nous serions punis.

Les verges du bourreau s'abattent sur le dos de Willem. Willem gémit.

L'HOMME CHARGE D'ADMINISTRER LES COUPS

Il se tourne vers K.

Ne prête aucune attention à des bavardages de ce genre. La peine est aussi méritée qu'inévitable.

WILLEM

Non. Nous sommes punis seulement parce que tu nous a dénoncés. Sinon, rien ne nous serait arrivé, même si on avait appris ce que nous avons fait.

Il reçoit un nouveau coup.

Gémissant :

Alors c'est ça, la justice ? Nous deux, et moi surtout, nous avons depuis longtemps fait nos preuves, comme gardiens. Nous avons des possibilités d'avancement. Nous aurions aussi été bientôt chargés de punir, comme lui. Lui, il a reçu cet emploi uniquement parce qu'il n'a jamais été dénoncé.

Il fait demi-tour, montre l'homme chargé d'administrer les coups, qui le frappe alors au visage.

K. tend la main vers les verges. Il touche les longues baguettes fines.

K.

Les verges provoquent donc de si grandes douleurs ? Ne peut-on pas leur épargner ces coups de verges ?

L'HOMME CHARGE D'ADMINISTRER LES COUPS

Non! Il ne faut pas croire tout ce qu'ils disent. La peur les rend à moitié stupides. Regarde comme il est gras, celui-là. Les coups se perdent dans la graisse. Et comment a-t-il fait pour engraisser tellement ? Il a volé le petit déjeuner de toutes les personnes arrêtées.

L'homme chargé d'administrer les coups frappe à ce moment Willem à deux reprises, une fois sur la poitrine, et une fois, après qu'il s'est retourné, sur le dos.

Willem se met à hurler.

K.

Est-il indispensable de crier aussi fort ? Je perdrai ma place, si quelqu'un apprend cette histoire!

Willem essaie, de ses mains, d'étouffer ses hurlements.

FRANZ

Tu vois, nous faisons tout ce que nous pouvons pour ne pas crier.

K.

à l'homme chargé d'administrer les coups :

Je suis prêt à te récompenser comme il convient si tu les laisses tranquilles.

Il sort son portefeuille.

L'HOMME CHARGE D'ADMINISTRER LES COUPS

Tu vas me dénoncer, moi aussi. Et on me battra à coups de verges.

K.

Réfléchis. Si j'avais voulu faire punir ces deux-là, il ne me serait pas venu à l'idée de les faire libérer maintenant en achetant leur liberté. Je ne les crois pas coupables. Non! C'est l'organisation qui est coupable! Ce sont les hauts fonctionnaires qui sont coupables!

WILLEM ET FRANZ

C'est juste!

K.

K. empoigne les verges que l'homme chargé de punir vient de soulever.

Si tu avais, prêt à recevoir tes verges, un juge haut placé, je ne t'empêcherais pas de frapper. Et même, je te payerais pour que tu frappes encore plus fort!

L'HOMME CHARGE D'ADMINISTRER LES COUPS

Je ne me laisserai pas corrompre. On m'a engagé pour donner des coups. Alors je donne des coups.

FRANZ

Il s'avance en rampant et s'agrippe fermement aux jambes de K.

Monsieur, si tu n'arrives pas à obtenir qu'on nous épargne tous les deux, essaie au moins de me faire relâcher. Willem est plus vieux que moi. Il est moins sensible. Il a aussi déjà reçu des coups de verges en d'autres occasions. Mais moi j'ai tellement honte. Et ma femme m'attend en bas dans la rue!

Il sèche ses larmes sur le pantalon de K. L'homme chargé de punir tire Franz en arrière et prend les verges à deux mains.

L'HOMME CHARGE D'ADMINISTRER LES COUPS

Ca suffit!

Avec beaucoup de force, il frappe Franz à coups redoublés. Willem rampe sur le côté et regarde, la bouche grande ouverte.

Franz pousse un cri long et perçant.

K.

sé bouchant les oreilles :

Ne hurle pas! Ne hurle pas! Toute la maisonnée va l'entendre!

Des pieds, il pousse Franz, qui s'est écroulé, à l'intérieur de l'armoire et tente de refermer les portes. Mais la tête et les épaules de la victime dépassent, et empêchent la fermeture.

En haut, à la scène éloignée, Kaminer, Kullich et Rabensteiner arrivent en courant. Ils portent des lanternes, à bout de bras. K. appuie du dos contre l'armoire. Il en ferme les portes avec force, frappant de ses mains sur le bois.

KAMINER

Que se passe-t-il ? Qui est là ?

K.

C'est moi.

KAMINER

Il est arrivé quelque chose, monsieur le fondé de pouvoir ?

K.

Non, non, c'est simplement un chien qui hurle dans la cour.

KULLICH

Mais il n'y a pas de chien dans la cour.

RABENSTEINER

Vous avez des difficultés, avec cette armoire ?

K.

Non. Tout est seulement sans dessus dessous. Demain, il vous faudra tout ranger! On patauge dans la saleté.

RABENSTEINER

Il va vers l'armoire avec l'intention de l'ouvrir.
Voulez-vous qu'on voie ça tout de suite ?

K.

Le repoussant :

Non! Non! Pas maintenant! Pas maintenant!

Il continue à appuyer du dos contre l'armoire.
Ses mains frappent quelques nouveaux coups sur
l'un des battants.

Allez-vous-en! Allez-vous-en!

Les trois employés reculent lentement vers la
gauche. Parvenus à mi-hauteur de l'armoire, ils
s'immobilisent. Deux se tiennent à gauche de
l'armoire, et le troisième à droite. Prêtant
l'oreille, ils conservent cette position, bran-
dissant bien haut leurs lampes.

A l'intérieur de l'armoire, une forte pression
s'exerce contre les portes. Les rayons de lumiè-
re qui passent par les fentes s'élargissent.

K. appuie de toutes ses forces contre les
portes.

Le silence se fait.

Obscurité.

FIN DU PREMIER ACTE

DEUXIEME ACTEScène 8 : au tribunal

Les espaces complexes de la partie supérieure de la scène, avec leurs rangées de sièges, leurs plateformes et leurs galeries, sont arrangés comme précédemment. A la différence près qu'ils sont entièrement inoccupés.

Scène médiane : contrairement à ce qui se passe dans la partie éloignée de la scène, cet espace est occupé. A gauche, sur un long banc de bois, des gens assis attendent. Ils ont l'allure de clients et de personnes qui viennent présenter une requête au personnel de la banque. Ils sont vêtus de costumes sombres, quelquefois presque distingués, mais d'un aspect un peu négligé cependant. Ils ont posé sous le banc leur chapeau noir. Ils sont tous assis mais gardent leurs distances. Ils ne se parlent pas et ne se regardent pas. Quelques-uns portent des serviettes sur leurs genoux. D'autres ont à la main une liasse de papiers qu'ils feuilletent. Ils regardent parfois devant eux, pour voir ce qui se passe, ou se contentent de rester assis, plongés dans leurs pensées.

Sur le bureau, vers l'avant, traînent quelques-uns des cahiers et des livres malpropres du juge d'instruction. Un de ces livres est chiffonné et ouvert sur le sol.

K. a toujours le dos appuyé contre l'armoire qui se trouve au centre. De la paume de ses mains, il presse de chaque côté contre les portes.

Descendant l'escalier à droite, la femme qu'on a déjà vue avec un seau de linge s'avance. Elle porte maintenant un vêtement sombre fermé jusqu'en haut et coupé dans un tissu lourd et grossier.

Quand elle apparaît, K. se redresse.

LA FEMME

On vous a convoqué ?

K.

Non. Je suis venu tout de même.

LA FEMME

Il n'y a pas d'audience, aujourd'hui.

K.

Est-ce qu'il n'y a pas une audience tous les dimanches ?

La femme secoue la tête. K. va vers le bureau.

Il prend un des documents du tribunal.

Est-ce que je peux jeter un coup d'oeil à ces livres ?

LA FEMME

Non, ce n'est pas permis.

K.

Et le juge laisse traîner comme ça ses livres de lois.

LA FEMME

Et alors ?

K.

faisant demi-tour :

Dans ce cas, je m'en vais.

LA FEMME

Voulez-vous que je transmette un message au juge d'instruction ?

K.

Vous le connaissez ?

LA FEMME

Naturellement. Mon mari est l'huissier du tribunal.

K.

surpris :

Vous êtes mariée ?

LA FEMME

Ah, vous pensez à l'incident de l'autre jour ?

K.

Ca, c'est déjà oublié.

LA FEMME

J'ai bien fait, vous savez, de vous empêcher.

K.

Pourquoi ?

LA FEMME

L'impression que vous produisiez était déjà assez mauvaise.

K.

Et vous, vous permettez, en toute simplicité ...

LA FEMME

On ne peut pas faire autrement. Mon mari aussi a dû s'y faire. S'il veut garder sa place, il doit supporter. Là, derrière moi, il y a un étudiant. Les gens du tribunal ont beaucoup d'estime pour lui. Il aura bientôt un certain pouvoir.

K.

On peut dire la même chose de n'importe qui.

LA FEMME

Vous aimeriez bien modifier deux ou trois choses, ici, n'est-ce pas ? J'avais déjà compris ça en écoutant votre discours, qui m'a bien plu. Je n'ai pourtant pu en entendre qu'une partie.

Elle lui saisit brusquement la main.

Croyez-vous que vous arriverez à améliorer quelque chose ?

K.

A vrai dire, je ne suis pas ici pour améliorer les choses. Si vous disiez une chose pareille au juge d'instruction, il vous rirait au nez ou vous ferait punir. Je ne me serais jamais mêlé spontanément de ces histoires. C'est seulement à cause de mon arrestation que j'ai été forcé d'intervenir ici, et pour défendre mes intérêts. Mais si je peux vous être utile, à vous aussi, je le ferai volon-

tiers, bien entendu. Et pas seulement par altruisme, mais parce que vous aussi vous pouvez m'aider.

LA FEMME

Comment pourrais-je vous aider ?

K.

Par exemple en me montrant maintenant ces livres.

LA FEMME

Mais certainement.

Elle prend à terre un livre dont la couverture est déchirée. Elle le nettoie en le frottant sur sa manche et le tend à K., qui l'ouvre. On aperçoit une image : un dessin maladroit qui représente un homme et une femme nus sur un canapé. K. referme le livre.

K.

Quelle image vulgaire, quelle indécence!

LA FEMME

Ce sont des amants.

K.

C'est avec des images cochonnes comme celles-là que les juges font passer le temps.

La femme rit. Elle prend sur le bureau un second livre et le tend à K.

K. lit le titre :

"Les tourments infligés à Grete par son mari Hans"!
Voilà les recueils de lois qu'on étudie ici. Et c'est par des gens pareils que je dois être jugé.

LA FEMME

Je vous aiderai.

K.

Pouvez-vous le faire vraiment, sans vous exposer vous-même ?

LA FEMME

Venez, il faut que nous en parlions.

Elle le traîne jusqu'au lit et s'assied. Elle lui prend la main.

LA FEMME

Vous avez de beaux yeux. A moi aussi, on me dit que j'ai - paraît-il - des beaux yeux. Mais les vôtres sont plus beaux. Vous m'avez plu dès que vous êtes entré la toute première fois.

K. retire sa main. Il recule de quelques pas.

K.

Je ne crois pas que vous pouvez m'aider. Pour m'aider vraiment, il faudrait être en relation avec des fonctionnaires haut placés. Vous ne connaissez, de toute évidence, que les employés subalternes qui circulent dans le coin. Vous me plaisez, mais vous faites partie de l'organisation contre laquelle je dois justement me défendre.

La femme se lève et lui prend une nouvelle fois la main.

LA FEMME

Il ne faut pas vous enfuir comme ça. En portant sur mon compte un jugement tellement faux.

Elle l'attire une fois encore sur le lit. K. s'assied à ses côtés.

K.

Si vous tenez vraiment à ce que je reste, alors je reste. Ce n'est pas le temps qui me manque. Mais ne faites aucune démarche en ma faveur, dans mon procès. Sa conclusion ne m'intéresse pas du tout. Si on me condamne, je me contenterai d'en rire. Pour autant que le procès se termine jamais - ce dont je doute. Je crois plutôt que la procédure sera suspendue, à cause de la paresse et des

négligences des fonctionnaires.

LA FEMME

Vous ne pensez pas que je devrais intervenir en votre faveur ? Le juge d'instruction n'est pas aussi paresseux que vous pensez. Il écrit énormément. Après votre interrogatoire, il a même écrit toute la nuit. Il vient toujours au chevet de mon lit me montrer combien de pages il a écrites. Il est plein d'attentions pour moi. J'en ai des preuves. Regardez ...

Elle se lève, soulève sa robe jusqu'au-dessus des genoux et lui montre ses bas.

C'est lui qui me les a offerts. Ils sont beaux, ces bas. Bien trop fins pour moi.

Elle s'interrompt, et met la main sur le genou de K., tout en maintenant soulevée sa jupe.

Ne bougez pas! Bertold nous observe.

Sur une plateforme est apparu l'étudiant. Ses doigts se promènent dans sa mince barbe rousse. K. regarde dans sa direction. Alors seulement la femme laisse retomber sa robe.

Il faut que j'aille vers lui, maintenant. Je reviens tout de suite. Après, je partirai avec vous, si vous m'emmenez. J'irai où vous voudrez. Pourvu que je puisse partir d'ici, vous pourrez faire de moi ce que vous voudrez.

Elle caresse la main de K. L'étudiant tape du pied. Elle court vers lui et se jette dans ses bras.

L'ETUDIANT

enlaçant la femme et regardant par-dessus son

épaule vers K. :

On n'aurait pas dû lui permettre d'aller fureter partout librement. Cette décision était une erreur. Je l'ai dit au juge d'instruction. On aurait dû au moins l'enfermer dans sa chambre entre les interrogatoires.

K.

tendant une main vers la femme :

Venez!

L'ETUDIANT

d'une voix stridente :

Non, non! Celle-là, vous ne l'aurez pas!

Avec une force surprenante, il soulève la femme et l'emporte. K. fait mine de leur courir après pour libérer la femme.

LA FEMME

Non, laissez le faire! Il doit m'amener chez le juge d'instruction.

K. se détourne. Les personnes assises qui attendaient ont regardé ce qui se passait, sans manifester d'intérêt particulier. Elles ont maintenant de nouveau le dos voûté et rigide.

L'huissier du tribunal entre. Il porte une sorte de cape longue et usée. Quelques gros boutons dorés, cousus au milieu de boutons ordinaires, sont le seul signe tangible de la dignité de ses fonctions.

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Avez-vous rencontré ici une femme ?

K.

Etes-vous l'huissier du tribunal ?

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Ouu. Et vous, vous êtes l'accusé ...

Il semble chercher à se rappeler un nom.

Oui, maintenant je vous reconnais. Mais aujourd'hui il n'y a pas d'audience.

K.

Je sais. J'ai discuté avec votre femme. L'étudiant l'a emmenée chez le juge d'instruction.

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Et voilà, vous voyez. On me la prend toujours. On me fait faire une course quelconque. Je cours aussi vite que je peux, et quand je reviens, elle n'est plus là. Si je n'avais pas de comptes à rendre, il y a longtemps que j'aurais collé au mur cet étudiant. J'en rêve tout le temps. Là, contre le mur, collé, les bras étendus, les doigts écartés, les jambes complètement tordues, avec du sang qui gicle partout. Mais ça n'est qu'un rêve.

K.

Il n'y a pas d'autre remède ?

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Pas à ma connaissance. Il faudrait se révolter.

K.

Ce que les gens osent se permettre. Je m'en étais déjà rendu compte ... Me convoquer ici, des canailles, des brigands pareils ... moi qui suis installé, contrairement à eux, dans un bureau splendide! Une grande pièce, avec une antichambre! Une fenêtre qui donne sur une place en plein centre de la ville!

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Oui, par votre position, vous êtes supérieur à tous les juges.

Il montre les gens qui attendent.

Mais regardez-les, ceux qui sont assis là. Celui-ci ...

Il indique, sans ménagement, les gens dont il parle.

... est directeur des douanes. Ca, c'est un commerçant, un grossiste qui a beaucoup voyagé. Lui, c'est un conseiller du gouvernement ...

K.

Ils sont accusés ?

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Oui, tous, tous ceux que vous voyez ici, sont des accusés.

K. regarde un moment les personnes assises, puis il s'adresse à celui qui a été décrit comme étant un grossiste. L'homme a des cheveux gris. La coupe de son costume est élégante. Cependant le col est déchiré. L'homme, de sa main, le maintient fermé.

K.

Qu'attendez-vous, si vous me permettez de vous poser la question ?

L'homme se lève sur-le-champ, embarrassé.

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

le rudoyant :

Monsieur vous demande simplement ce que vous attendez. Allez, répondez!

LE COMMERCANT

J'attends ...

Il s'interrompt.

Plusieurs personnes se lèvent et s'approchent.

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Foutez le camp! Ecartez-vous!

Ils reculent.

LE COMMERCANT

Il y a un mois, j'ai présenté une nouvelle demande, pour qu'on apporte des preuves dans mon affaire.

K.

Vous vous donnez beaucoup de peine.

LE COMMERCANT

Oui... mais c'est mon affaire à moi, après tout.

K.

Moi aussi on m'accuse, mais je n'ai pas demandé qu'on apporte des preuves, ni entrepris aucune démarche de ce genre.

LE COMMERCANT

hésitant et méfiant :

Moi, en tout cas, j'ai demandé des preuves.

K.

Vous ne voulez pas croire que je suis accusé ?

LE COMMERCANT

apeuré :

Oh! mais certainement.

K. prend délicatement l'homme par la manche. L'homme pousse aussitôt un cri perçant. K. le repousse brusquement sur le banc. L'homme, recroquevillé sur lui-même, ne bouge plus. Les autres personnes présentes ont également repris leurs places. Un gardien, vêtu d'un costume sombre et miteux, mais somptueusement complété d'un long sabre qui traîne au sol, s'avance à petits pas, jambes raides.

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Ca n'est rien. Il y en a seulement un qui s'est encore un peu agité.

Le gardien s'attarde encore un instant, les mains dans le dos. D'un regard aigu, il observe les gens qui attendent.

Accompagné par K., l'huissier se rend, en compagnie de K., vers la partie antérieure de la scène.

K.

Maintenant je sais de quoi il retourne, ici. Je vais m'en aller.

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Vous n'avez pas encore tout vu.

K.

Je ne veux pas tout voir. Où est la sortie ?

K. se tourne dans toutes les directions. Il marche d'un pas incertain, puis s'immobilise, chancelant, et pose une main sur son front.

Comme lors de sa première visite au tribunal, on entend monter peu à peu un bourdonnement sourd.

Il y a tellement de couloirs. Aidez-moi.

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Ne criez pas. Il y a partout des bureaux, ici. Des gens qui travaillent.

K.

Vous devez me montrer le chemin.

Le bruit s'amplifie. K. s'appuie sur un siège.

L'HUISSIER DU TRIBUNAL

Vous ne vous sentez pas bien ? Vous avez des vertiges ? Vous voulez vous asseoir ?

K. s'assied.

Ca n'a rien d'anormal. Au début, tout le monde a un accès de ce genre. C'est assez oppressant, ici. La prochaine

fois, vous aurez déjà l'habitude.

K. essaie de se lever, mais il retombe.

Voulez-vous que je vous conduise à l'infirmierie ?

K.

se levant péniblement :

Non, pas à l'infirmierie! J'arriverai à marcher. Quand je serai sorti, je me sentirai tout de suite mieux. Si vous pouviez seulement me soutenir un peu.

Le bourdonnement et le sifflement ont augmenté au point d'être devenus un véritable grondement. L'espace complexe de la scène éloignée se remplit maintenant de gens. On assiste de nouveau à une série d'activités domestiques parfaitement ordinaires.

Les femmes ont des jupes et des tabliers ordinaires. Les hommes sont en manches de chemise et en blouses de travail. Certains arrivent par les côtés. Pendant ce va-et-vient, les personnes qui attendaient à la banque se sont levées et ont disparu, tout comme l'huissier du tribunal.

A droite, un groupe descend l'escalier: des hommes, portant sur leurs épaules de grandes piles de draps; des femmes avec des corbeilles pleines d'ustensiles de cuisine, des seaux et des paquets. Une femme porte sur son bras un nourrisson enveloppé dans des langes.

LA PREMIERE FEMME

montrant K :

C'est lui, l'administrateur ?

Les hommes se rassemblent autour de K., qui reste assis, tête baissée, sur son siège.

LA DEUXIEME FEMME

depuis le fond :

C'est lui, l'administrateur!

LE PREMIER HOMME

d'en haut, à la partie éloignée de la scène :

Alors questionnez-le donc!

LE DEUXIEME HOMME

en bas, des outils sous le bras :

Demandez-lui s'il est employé à la banque!

LA PREMIERE FEMME

s'avançant vers K :

Vous êtes de la banque ?

LA TROISIEME FEMME

depuis le haut :

Un responsable de la banque!

K., décontenancé, lève les yeux.

LA PREMIERE FEMME

Monsieur, permettez-nous de rester!

LE TROISIEME HOMME

Nous paierons la location dès qu'on nous aura de nouveau donné du travail.

LE QUATRIEME HOMME

d'en haut, à la partie éloignée de la scène :

Mais jetez-le dehors!

LA QUATRIEME FEMME

Il est chez lui!

K. se lève en vacillant et s'appuie contre le siège.

LA CINQUIEME FEMME

depuis la partie antérieure de la scène :

Il fait comme s'il n'entendait rien.

LE DEUXIEME HOMME

C'est trop facile!

LA FEMME AVEC LE NOURRISSON

mettant un genou à terre devant K. :

Monsieur, où voulez-vous que nous allions ?

Elle lui prend la main et la baise.

K. fait quelques pas, comme un aveugle, en tâtonnant avec les mains.

LA PREMIERE FEMME

Accordez-nous un délai!

K. fait un saut latéral. Un homme, vêtu d'un costume sans recherche - l'homme qui était apparu le premier matin à la pension - s'avance vers K., passe son bras sous le sien, et le conduit à droite vers le lit. Le groupe qui transporte sa batterie de cuisine poursuit son déplacement vers la gauche.

LE QUATRIEME HOMME

Vous n'auriez pas dû le laisser entrer, celui-là!

Au niveau de la scène éloignée s'amorce, avec un accompagnement de sons bourdonnants, de tapage et de coups qui résonnent, le changement de décors.

L'homme a conduit K. jusqu'au lit. K. s'assied au bord du lit.

K.

A part ces accès, je ne souffre jamais. Ca m'arrive par surprise.

K. s'étend sur le lit, aidé par l'homme.

Merci, merci infiniment. Je me sens déjà mieux.

Sur la scène éloignée, les bruits s'atténuent. L'homme recule lentement.

Toute la partie supérieure de la scène est plongée dans l'obscurité.

Scène 9 : à la pension

K. est étendu sur son lit.

Au-dessus, debout dans sa chambre, se trouve mademoiselle Bürstner. En robe du soir, devant le miroir de son armoire, elle arrange sa coiffure. Mademoiselle Montag tient une cape, qu'elle s'apprête à lui tendre.

A gauche en haut, assise à la table, madame Grubach nettoie des couverts.

A mi-distance entre elle et les marches qui mènent à la partie antérieure de la scène se tient le capitaine. Il est en manches de chemise. Il porte son pantalon d'uniforme retenu par des bretelles.

K. se lève brusquement.

K.

se retournant et appelant vers le haut à droite :
Mademoiselle Bürstner! Mademoiselle! Ecoutez-moi!

Il grimpe en courant les marches d'escalier, sur la droite. Main en l'air, comme s'il était sur le point de frapper à une porte invisible, il s'immobilise.

Il faut que je vous explique ... J'aimerais vous dire ...

MADemoiselle BURSTNER

Si vous recommencez à m'importuner, j'appelle au secours.

K.

Ouvrez-moi!

MADemoiselle MONTAG

Madame Grubach! Monsieur Lanz!

Madame Grubach lève les yeux. Le capitaine descend lentement les marches d'escalier. Il est penché en avant, dans une attitude agressive.

K. s'éloigne. Il se précipite vers le lavabo, se penche sur la cuvette et s'asperge d'eau le visage.

Le capitaine frappe dans ses mains. K. se retourne brusquement.

LE CAPITAINE

Alors ? Ca vous tente ?

K.

se protégeant :

Non! Non!

A la partie supérieure de la scène, un homme, coiffé d'un grand panama, est apparu. Il porte une barbe en pointe et un pince-nez. Il se dirige vers madame Grubach. Madame Grubach se lève et montre K.

MADAME GRUBACH

Vous avez une visite, monsieur le fondé de pouvoir! Votre oncle!

L'homme s'approche rapidement de K., tandis que le capitaine se retire.

L'ONCLE

Qu'est-ce que j'apprends, Joseph ?

K.

s'essuyant :

Tu ne veux pas t'asseoir ? Qu'est-ce qu'il y a ?

L'ONCLE

Pour l'amour du ciel, Joseph, est-ce que c'est vrai ?
Mais comment est-ce possible ?

K.

regardant avec inquiétude autour de lui :

Je ne comprends pas du tout à quoi tu fais allusion.

L'ONCLE

Joseph, tu m'as toujours dit la vérité.

K.

Je commence à me douter de ce que tu veux. Tu as sans doute entendu parler de mon procès.

L'ONCLE

Effectivement. J'ai entendu parler de ton procès.

K.

Pas si fort! Qui t'en a parlé ?

Pendant ce temps, le capitaine et madame Grubach se sont mis en haut à gauche, de manière à pouvoir écouter. A droite, mademoiselle Bürstner et mademoiselle Montag se sont approchées, elles aussi. Tous ^{quatre} se tiennent immobiles.

L'ONCLE

sans baisser la voix :

Je suis d'abord allé à ton bureau. Là, des employés m'ont dit que tu es toujours à des audiences. A quelles audiences, leur ai-je demandé. Eh bien, celle du procès engagé contre monsieur le fondé de pouvoir, m'ont-ils répondu. Quelle sorte de procès ? - je leur demande. Eh bien, un vrai procès, disent-ils, et même un procès assez grave. Ils n'en savaient pas davantage. Au nom du ciel, qu'est-ce que c'est que ce procès, Joseph ? Ca n'est pas un procès pénal, tout de même ?

K.

Un procès pénal.

L'ONCLE

Et tu restes tranquillement comme ça, avec un procès sur le dos ?

K.

fatigué :

Plus je me tiens tranquille, plus les conclusions me seront favorables.

L'ONCLE

Joseph! Pense à toi, pense à tes proches, pense au nom que tu portes. Tu étais notre fierté. Tu n'as pas le droit, maintenant, de nous faire honte!

K.

Ne parle pas si fort, on peut nous entendre.

Madame Grubach et le capitaine se sont avancés encore davantage. Ils sont maintenant au bas des marches. Mademoiselle Montag a passé un bras autour de la taille de mademoiselle Bürstner.

L'ONCLE

marchant avec agitation de long en large :

Ah, ta pauvre mère! Elle n'y aurait pas survécu!

K.

Veux-tu bien te taire!

L'ONCLE

Je n'arrive pas à comprendre! Maintenant, dis-moi au moins ce que tout ça va donner! Dis-moi franchement ce que c'est que ce procès.

K.

Ce n'est pas un procès devant un tribunal ordinaire.

L'ONCLE

Alors c'est grave.

K.

Pourquoi ?

L'ONCLE

Je pense que c'est grave. Mais comment une chose pareille a-t-elle pu se produire ? Des histoires comme celle-là n'arrivent pas subitement. Tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi. Je reste tout de même une espèce de tuteur, pour toi. C'est un rôle qui me remplissait de fierté, jusqu'à aujourd'hui. Bien sûr, je vais t'aider. Viens chez nous, à la campagne. Il faut que tu reprennes des forces.

K.

Je n'accorde aucune importance à toute cette affaire.

L'ONCLE

Joseph, comme tu as changé. Toi qui as prouvé si souvent que tu pouvais analyser lucidement une situation. Est-ce que tu as envie de perdre ton procès ? Tu connais les conséquences ? Tu sais ce que ça veut dire ? ... Ca signifie tout simplement qu'on te supprimera.

Il enlève son chapeau, s'arrache les cheveux.

Joseph, ton indifférence me rend fou ! Quand on t'observe, on se dit fatalement que commencer un procès comme celui-là, c'est le perdre d'avance - comme disent les gens !

K.

Mon cher oncle, ton énervement ne sert à rien.

L'ONCLE

Le plus important, maintenant, c'est de ne pas perdre de temps. Nous irons voir immédiatement l'avocat Huld. Nous étions à l'école ensemble. Tu connais sûrement son nom.

K. hoche la tête.

D'accord ? C'est vraiment une chance. Il a une immense réputation, comme défenseur.

K.

avec indifférence :

Ca m'est égal. On fera ce que tu voudras.

L'oncle passe son bras sous celui de K. Il remet son chapeau, marche de long en large avec K., qui se tient très près de lui.

Le capitaine, madame Grubach, mademoiselle Bürstner et mademoiselle Montag se retirent.

Le capitaine met sa veste d'uniforme. Mademoi-

selle Montag accompagne, jusqu'au niveau de la scène éloignée, mademoiselle Bürstner. Puis le capitaine s'approche de mademoiselle Bürstner, lui offre son bras et s'en va en sa compagnie. Madame Grubach et mademoiselle Montag disparaissent, elles aussi.

La partie éloignée de la scène s'obscurcit.

L'ONCLE

Et maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé.

K. se tait.

L'ONCLE

Est-ce que c'est une histoire de femmes ?

Tandis que la scène éloignée continue à s'obscurcir, une femme, vêtue d'une longue blouse blanche, étend, à droite sur le lit, un énorme édredon de plumes. Un homme assez âgé, portant une barbe blanche, se glisse sous l'édredon. Il se cale contre deux gros oreillers.

L'ONCLE

Tout va s'éclaircir. L'avocat saura sûrement comment t'aider.

Scène 10 : chez l'avocat

La femme qui porte la blouse d'infirmière - Leni - monte la garde devant le lit.

L'oncle se sépare de K. et s'approche du lit. K. reste debout à une certaine distance.

L'ONCLE

Il est un peu tard, mais monsieur Huld nous recevra sûrement.

LENI

Monsieur l'avocat est malade.

L'ONCLE

Toujours sa maladie de coeur ?

LENI

Oui, je crois.

L'AVOCAT

Leni, qui vient d'arriver ?

L'ONCLE

C'est Albert, ton vieil ami.

L'AVOCAT

Ah, Albert.

L'ONCLE

Il écarte Leni et s'avance vers l'avocat.

Ca va vraiment mal ?

L'AVOCAT

Plus mal que jamais. Je ne dors presque pas, et je sens tous les jours diminuer mes forces.

L'ONCLE

On te soigne comme il convient ?

L'AVOCAT

J'ai avant tout besoin de repos. Leni prend bien soin de moi.

L'ONCLE

se tournant vers Leni :

Mademoiselle, voulez-vous nous laisser seuls, je vous prie. Il faut que je parle à mon ami d'une affaire urgente.

LENI

Ecoutez. Vous voyez bien que monsieur est trop malade pour pouvoir discuter d'affaires.

L'ONCLE

levant la main comme pour la frapper :

Fiche le camp!

L'AVOCAT

se redressant brusquement :

Tu peux tout dire, devant Leni!

L'ONCLE

Ca ne me concerne pas directement. Ca concerne Joseph, mon neveu.

Il désigne Joseph, qui s'avance et s'incline.

L'AVOCAT

Oh. Je ne l'avais même pas remarqué. Va-t-en, Leni.

Leni s'en va, en regardant K. fixement.

L'AVOCAT

En ce qui concerne monsieur ton neveu, ça me réjouirait de retrouver assez de forces pour résoudre un cas aussi compliqué. Si mon coeur ne flanche pas avant, cette affaire aura au moins le mérite de lui fournir une occasion rêvée de lâcher pour de bon.

K.

Mais comment ? D'où tenez-vous ce que vous savez sur mon procès ?

L'AVOCAT

Eh bien, je suis avocat, n'est-ce pas. Je fréquente le milieu des tribunaux. On parle de toutes sortes de procès. Aussi de ceux qui sont un peu particuliers. Surtout lorsqu'il s'agit du neveu d'un ami, on s'en souvient.

K.

Vous fréquentez le milieu des tribunaux ?

L'ONCLE

Tu poses des questions infantiles.

L'AVOCAT

Quel milieu voulez-vous que je fréquente, sinon celui des gens de ma profession ?

K.

C'est pourtant au palais de justice que vous travaillez, et pas au tribunal ...

L'AVOCAT

Vous devez tenir compte du fait que je tire également de mes fréquentations des avantages considérables pour ma clientèle. Bien entendu, je suis maintenant un peu diminué par la maladie, mais de bons amis viennent me voir, et j'apprends ainsi tout de même deux ou trois choses.

A gauche, derrière le bureau, on entend un bruit léger, qui ressemble à de la porcelaine qui se brise.

K.

se retournant :

Je vais voir ce qui s'est passé.

Il s'éloigne sans hâte du lit. L'oncle s'assied au bord du lit et se penche vers l'avocat.

L'ONCLE

Tu sembles déjà aller beaucoup mieux, depuis que cette infirmière est partie.

L'avocat rit. Il chuchote quelque chose. Tous deux s'esclaffent. L'avocat sort de dessous les couvertures une imposante bouteille de vin et se lève. L'oncle l'aide à passer une grande robe de chambre grise. Ils s'en vont en chuchotant et en riant sous cape. La bouteille de vin se balance au bout du bras flasque de l'avocat.

Derrière le bureau, à gauche, est apparue Leni. Elle n'a plus sa blouse d'infirmière mais un corsage blanc et une jupe longue.

LENI

Ce n'est rien. J'ai simplement laissé tomber une assiette. Pour vous attirer dans ce coin.

K.

Moi aussi, j'ai pensé à vous.

LENI

C'est encore mieux. Venez.

Elle l'attire sur le siège de bureau. K. s'assied. Elle se laisse glisser au sol devant lui.

Je pensais que vous alliez venir de vous-même, sans que j'aie besoin de vous appeler.

Elle met un bras sur les genoux de K.

Peut-être que je ne vous plais pas du tout ?

K.

Plaire n'est pas un mot assez fort.

LENI

Oh!

L'attention de K. est attirée par un grand tableau, placé au centre, au-dessus de l'armoire. Il représente un homme en robe de juge. L'homme est assis sur un trône doré surélevé, mais il n'a pas une

attitude calme et solennelle. Ses mains sont appuyées sur les accoudoirs, comme s'il s'apprêtait à bondir sur ses pieds d'un instant à l'autre. Quelques marches mènent au trône.

K.

contemplant le tableau :

C'est peut-être lui, mon juge.

LENI

Je le connais. Il vient souvent ici.

K.

Quel rang occupe-t-il ?

LENI

Il est juge d'instruction.

K.

Encore un juge d'instruction. Les magistrats haut placés se cachent. Pourtant il est assis sur un trône.

LENI

Tout ça, c'est de la mise en scène. En réalité, il est assis sur une chaise de cuisine, sur laquelle est étendue une vieille couverture de cheval. Mais pourquoi vous sentirez-vous obligé de toujours penser à votre procès ?

K.

J'y pense trop peu.

LENI

Ca n'est pas ça, votre erreur. D'après ce qu'on m'a dit, vous êtes trop inflexible.

K.

Qui a dit ça ?

LENI

Ne soyez pas aussi inflexible. Contre ce tribunal, on ne peut pas se défendre. Il faut faire des aveux. A la première occasion, avouez. C'est seulement comme ça que vous

aurez peut-être une chance d'être acquitté. Mais même comme ça, on n'y arrive pas sans aide extérieure. Je vous aiderai, moi.

K.

Vous savez beaucoup de choses sur ce tribunal, et sur les impostures auxquelles il faut consentir.

Leni s'agrippe à lui. K. l'attire sur ses genoux. Elle lisse sa jupe, arrange sa blouse. Ensuite, elle se suspend des deux mains à son cou, rejette la tête en arrière et le regarde.

Et si je refuse d'avouer, vous ne pourrez pas m'aider ?

LENI

Non, dans ce cas, je ne peux pas vous aider. Mais de toute façon vous ne voulez pas de mon aide. Pour vous, tout ça n'a pas d'importance. Vous êtes entêté et il n'y a pas moyen de vous convaincre ... Avez-vous une petite amie ?

K.

Non.

LENI

Oh, sûrement.

K.

C'est vrai. Figurez-vous que j'ai rompu avec elle, et que malgré ça, j'ai une photographie d'elle sur moi.

LENI

Montrez-la moi.

K. sort la photographie chiffonnée et pliée de la poche intérieure de son veston.

Leni, à genoux maintenant sur les genoux de K. toujours assis, examine la photographie.

Elle montre la photographie.

Elle a un corset très serré. Elle ne me plaît pas.

Peut-être qu'avec vous elle est douce et gentille. Mais est-ce qu'elle serait capable de faire quelque chose pour vous ?

K.

Elle n'est ni douce ni gentille, et elle ne ferait rien pour moi.

LENI

Alors, elle ne compte pas beaucoup pour vous. Ce n'est donc pas elle, votre petite amie ?

K.

Si.

LENI

Mais elle ne vous manquerait pas tellement, si vous la quittiez ... ou si vous l'abandonniez pour quelqu'un d'autre. Pour moi, par exemple ?

K.

Ca se pourrait bien. Mais elle a un grand avantage sur vous. Elle ne sait rien de mon procès.

LENI

Ca n'est pas un avantage. Ca signifie qu'elle n'est pas encore assez proche de vous. Elle n'a pas d'autres qualités ?

K.

pensif :

Non...

LENI

Est-ce qu'elle a un défaut physique ?

K.

Un défaut physique ?

LENI

Oui. Moi j'en ai un. Vous voyez.

Elle ouvre sa main.

Ici - entre le médium et l'annulaire - la peau forme une membrane.

K.

Une main palmée...

apeuré :

Une vraie patte de rapace!

Il sépare plusieurs fois les doigts de Leni et les remet ensemble, se penche sur eux, les embrasse en hésitant et à contrecœur.

LENI

Oh! Vous m'avez embrassée!

Toujours à genoux ,dans les bras de K., elle se hausse encore, puis embrasse et mordille K.

Vous l'avez échangée contre moi! Vous voyez bien, vous l'avez échangée contre moi!

Elle le fait lever de sa chaise, l'attire, avec des rires bruyants, derrière le bureau.

Au même moment, l'oncle, coiffé de son panama, entre une nouvelle fois, par la droite. Il cherche partout, les bras au ciel. Tout en appelant, il va jusqu'au coin gauche de la partie antérieure de la scène, avant de gagner la scène éloignée.

L'ONCLE

Joseph! Joseph! ... Où peut bien se cacher ce garçon ? ... Juste au moment où la délivrance approche, voilà qu'il s'enfuit!... Allons, Joseph, viens, je t'en prie! L'avocat t'attend! Il est prêt à te recevoir! Il a déjà commencé à rédiger un recours en ta faveur! ... Joseph! Joseph!

A la partie éloignée de la scène, on entend déjà le bruit causé par le déplacement des éléments

scéniques, sur lesquels on frappe pour changer
de décor.

Scène 11 : à la banque

Vive animation dans les différents espaces. Kullich, Kaminer et Rabensteiner s'affairent. Ils déposent des documents sur le bureau, , étendent la couverture de fourrure sur le lit, dont le couvre-pieds à été enlevé pendant le changement de décor. Ils vident l'eau de la cuvette du lavabo dans un baquet, remplissent le broc, emportent le baquet. Ils accomplissent toutes ces tâches sans prêter la moindre attention à K., qui est accroupi sous le bureau. A plusieurs reprises, ils sont si près de lui qu'ils lui marchent presque sur les mains et sur les pieds, comme s'ils voulaient indiquer clairement qu'ils font seulement semblant de ne pas le voir.

Le sous-directeur et un industriel - un client de la banque - entrent en gesticulant, par le haut à gauche.

Tout en parlant, le sous-directeur regarde autour de lui. Il cherche K., mais ne découvre pas sa cachette.

L'INDUSTRIEL

Des émeutes! Des révolutions! Dites-moi un peu où on peut encore investir en toute sécurité ?

LE SOUS-DIRECTEUR

Dans l'armement, je vous l'ai dit, dans l'armement! Je vous garantis les meilleurs ...

Il découvre K., le montre du doigt.

... les meilleurs rendements! Alors, monsieur le fondé de pouvoir! Mais que faites-vous là ?

K.

s'avançant à quatre pattes :

Un coup de vent. Les papiers qui étaient sur mon bureau se sont envolés.

Il se redresse. Il tient quelques feuillets chif-

fonnés; qu'il pose sur le bureau.

LE SOUS-DIRECTEUR

Ce monsieur, qui est industriel, a quelque chose de très important ...

L'industriel a sorti quelques documents de sa serviette et les a disposés sur le bureau. Le sous-directeur se penche. Son regard tombe sur des notes de la main de K. Il prend un feuillet.

Il lit.

"Recours"! "A la cour suprême"! Qui donc dénoncez-vous ?

K.

Non ... c'est une défense...

Il s'interrompt.

LE SOUS-DIRECTEUR

En faveur de nos intérêts, à la banque, j'espère ...

L'INDUSTRIEL

Il tente d'attirer l'attention sur ses documents.

Il s'agit de vos calculs relatifs aux actions que vous avez achetées dernièrement en mon nom. Regardez, il y a un ou deux chiffres qui ne me paraissent pas très justes. Peut-être qu'une petite erreur vous a échappé. Ce serait extraordinaire, car vous ne vous étiez jamais trompé, jusqu'à présent ... mais vous ne m'écoutez même pas...

K.

Si, si!

L'INDUSTRIEL

sans irritation :

Non, vous pensez à tout autre chose.

K.

Je suis en train de faire le calcul, C'est difficile.

LE SOUS-DIRECTEUR

Cette affaire réclame un examen minutieux. Vous me semblez surchargé, aujourd'hui. Il vaut mieux que je m'en occupe moi-même. Il y a d'ailleurs déjà des gens qui vous attendent dans l'antichambre.

K.

Non, non, je m'en occupe tout de suite ...

LE SOUS-DIRECTEUR

Il a déjà pris les documents, et il se tourne vers l'industriel.

Venez, nous allons éclaircir tout cela...

Tandis qu'il monte les marches à gauche, l'industriel s'attarde un instant et regarde K. attentivement.

L'INDUSTRIEL

Un automne affreux. Le temps vous fait souffrir ?

K.

Oui ... des maux de tête ... des soucis de famille...

L'INDUSTRIEL

Eh oui! ...Chacun doit porter sa croix.

Puis il s'en va lui aussi. Rabensteiner entre.

RABENSTEINER

Est-ce que je peux, maintenant ...

K.

Non! Ne laissez entrer personne!

Rabensteiner sort, haussant les épaules et faisant un geste des mains qui signifie qu'il abandonne la partie. K. se met à marcher de long en large. Puis il se tourne vers le lit vide.

Monsieur l'avocat! Qu'est-ce que vous allez faire, au juste ? Vous vous occupez toujours de mon affaire ? Vous ne

m'avez même pas posé une seule question. Et dans cette affaire, il y a tant de questions à poser. Interroger est la chose essentielle. Au lieu d'interroger, vous expliquez les choses vous-même. Vous faites des discours interminables et tellement ennuyeux! Combien de procès de ce genre avez-vous déjà gagnés, entièrement ou en partie? Vous prétendez que vous avez une longue expérience. Votre premier recours serait déjà presque terminé. Et puis vous venez me dire que les premiers recours ne sont même pas lus par le tribunal. On les joint simplement au dossier. Comment? Ah bon! D'habitude on les égare, ou on les perd carrément. Oui, oui, ce serait regrettable. Mais pas vraiment inexplicable. Pardon? Parce qu'en fait la défense n'est tout simplement pas autorisée? Aha! Seulement tolérée. Bien, bien. Et on ne connaît aucun avocat qui soit agréé par le tribunal. Tout serait fait pour empêcher une défense quelle qu'elle soit. Tout doit reposer sur les épaules de l'accusé. Au fond, ce n'est pas un point de vue tellement mauvais ... Malgré tout, vous estimez que votre présence n'est pas superflue, monsieur l'avocat. Monsieur l'avocat Huld. Comment? Vous n'êtes pas admis aux audiences. Vous ne savez strictement rien de la procédure! Alors ne mettez pas toujours en avant vos relations personnelles! Aha! Ce serait là l'essentiel de la défense. Vous espionnez, vous payez des pots de vin, vous écoutez aux portes. Mais de moi, vous ne voulez rien entendre. Comment? Ce que je pense n'a aucune importance? Ne compteraient que les choses que vous réussissez à apprendre sur mon compte par d'autres gens? Et vous voulez que je continue à avoir confiance en vous! Pardon? Parce que sinon on vous retirera ce procès? Non, non, pas à cause de moi: la question ne se pose même pas! Parce qu'une fois qu'un accusé a pris un avocat, il doit le

garder, quoi qu'il arrive! Que dites-vous ? Il arrive parfois que le procès évolue de telle manière que l'avocat n'est plus autorisé à y participer. Il ne lui reste plus qu'à trouver un remplaçant. Vous voyez bien! Dans ce cas, même les meilleures relations ne lui servent plus à rien. Parfait! Le procès entre dans une phase où aucune aide ne sert plus à rien. Des cas de ce genre sont rares, dites-vous, et demeurent des exceptions, heureusement. Au total, le résultat reste très positif. Très positif!

Il hoche la tête plusieurs fois.

Le procès n'est pas complètement perdu. Vous continuez à essayer de convaincre, en ma faveur, un juge d'instruction, et puis - comment dites-vous - et puis tout se réduit à une opération chirurgicale sans gravité ... alors il ne reste plus qu'à attendre avec confiance la suite des événements.

K. se précipite vers le bureau. Il s'assied, feuillette des papiers, et se tourne de nouveau vers le lit.

Comment ? Vous n'aviez jamais, jusqu'à présent, plaidé dans un procès aussi grave ? Et en plus vous avez peut-être simplement été chargé par le tribunal d'obtenir un verdict qui me soit défavorable! Quoi ?

K. se lève brusquement. Il va de nouveau rapidement vers le lit. D'un ton railleur :

Oui, oui... c'est un procès très difficile, un procès très important, par conséquent. Oui, oui ... un procès qui a suscité d'emblée un grand intérêt au tribunal. Et vous n'avez pas même encore présenté votre premier recours. Il est indispensable que j'intervienne moi-même personnelle-

ment, désormais!

K. court une fois encore vers le bureau.
Il s'immobilise, comme si une voix le rete-
nait.

Si j'ai parlé de mon procès avec des gens ? Qui est déjà au courant ? Eh bien, mon oncle. Mademoiselle Bürstner ? Non! Elle sait que j'ai été arrêté, mais à part ça ... Comment ? Tout le monde est au courant ? Le sous-directeur aussi ? Je risque de perdre mon emploi ? Je peux en tout cas vous affirmer que je garderai ma place! Je récusé absolument toute possibilité d'admettre ma culpabilité! Ce procès n'est qu'une question de gros sous, oui, une simple affaire commerciale, comme celles que j'ai traitées avec succès tellement souvent pour la banque. Non, monsieur l'avocat! Je vais me débarrasser de vous! Je vais moi-même présenter un recours. Je n'ai pas besoin de vos services! Non! Non!

Pendant les derniers mots, l'industriel est entré par le haut à gauche. Il s'avance sur la pointe des pieds vers K. Quand il se rend compte que quelqu'un lui parle à voix basse, K. se retourne brusquement.

L'INDUSTRIEL

J'aurais, monsieur le fondé de pouvoir, encore une petite confiance à vous faire. Vous êtes bien en procès, n'est-ce pas ?

K.

C'est le sous-directeur qui vous l'a dit.

L'INDUSTRIEL

Mais non, comment voudriez-vous qu'il le sache?

K.

Et vous ?

L'INDUSTRIEL

J'entends parler de temps à autre du tribunal.

K.

Il y a donc tellement de gens en relation avec le tribunal...

L'INDUSTRIEL

J'ai entendu parler de votre procès par un certain Titorelli. Il est artiste-peintre. Titorelli n'est que son nom d'artiste. Je ne connais pas son nom véritable. Il vient de temps en temps dans mon bureau et m'apporte de petits tableaux, contre une somme qui est presque une aumône. Ce sont d'ailleurs des tableaux très jolis. Des paysages, des prairies, des choses de ce genre. Il travaille pour le tribunal. Sa principale source de revenus, c'est le portrait. Il peint les juges. Peut-être qu'il peut vous être d'une certaine utilité. Même s'il n'est pas très influent, il pourra malgré tout vous donner des conseils. Mais vous n'en avez pratiquement pas besoin. Vous êtes déjà presque un avocat. Je dis toujours : Monsieur le fondé de pouvoir est presque un avocat! Je ne me fais pas de souci pour votre procès. Vous devriez pourtant aller trouver Titorelli. Voilà l'adresse et une lettre de recommandation.

K.

J'irai.

L'INDUSTRIEL

Ca ne doit pas forcément être aujourd'hui ...

LE SOUS-DIRECTEUR

Le sous-directeur est entré. Il met en riant son bras sur l'épaule de l'industriel.

Monsieur l'industriel vous a déjà tout raconté ? Nous avons réparé votre erreur. Et en ce qui concerne les actions, nous avons conclu une très bonne affaire. Vous n'avez sûrement plus envie de vous replonger dans ces papiers...

Le sous-directeur reconduit l'industriel.

K. a enfoncé fébrilement la lettre dans sa poche. Il décroche son manteau de la patère. C'est un manteau d'hiver. Il en remonte le col. Le sous-directeur se retourne vers lui.

Vous allez sortir maintenant ?

K.

C'est urgent.

LE SOUS-DIRECTEUR

Et les clients qui attendent ?

K. demeure immobile. Il commence à enlever son manteau. Le sous-directeur, d'un geste de la main, l'en dispense.

Je vais également m'occuper de ce problème.

Le sous-directeur va vers le bureau. Il prend les papiers qui y sont posés. Il ouvre un tiroir et en sort un paquet de lettres.

K.

impuissant :

Mais, monsieur le sous-directeur ...

LE SOUS-DIRECTEUR

Bien entendu, j'ai besoin de toute la documentation.

Il passe devant K. Les personnes qui attendent, au nombre desquelles figurent Rabensteiner, Kamminer et Kullich, font cercle autour du sous-directeur. Ils se dirigent tous vers le fond, qui s'obscurcit.

K. remet son manteau, le boutonne. Il prend son chapeau, se l'enfonce sur le front. Les bruits, à la partie éloignée de la scène, continuent, mais changent de caractère. On entend maintenant

dans l'obscurité des chuchotements, des murmures
et des ricanements. Des silhouettes passent
rapidement. K. s'approche à grands pas de l'armo-
re. Il frappe du poing contre la porte.

Scène 12 : chez le peintre

La zone située devant l'armoire est seule éclairée.

A la partie éloignée de la scène, qui est entièrement obscurcie, les chuchotements continuent. Ici et là, on perçoit des ricanements et des glissements furtifs.

K. est debout devant l'armoire. Après avoir frappé contre la porte, il a enfoncé ses mains dans les poches de son long manteau.

Lentement, les larges portes de l'armoire s'ouvrent en grinçant. Dans la partie intérieure d'un des deux battants, on peut lire le nom Titorelli, peint en rouge d'un large trait de pinceau.

Le couloir allongé, étroit et profond, est plein de cadres de tableaux, carrés ou rectangulaires; de toiles et de feuilles de papier à dessin enroulés; de pinceaux, de flacons et de petits tableaux, qui représentent tous des paysages : des prairies grasses et lugubres. Titorelli émerge de ce capharnaüm. Il porte une moustache de mousquetaire. Sur sa tête, une grande toque de velours pourpre. Il tient à la main un chevalet, qu'il installe devant l'entrée de l'armoire. Il y place un tableau déjà commencé : le portrait d'un homme à barbe noire, vêtu d'une robe de juge.

Il fourre, dans son large pantalon de lin jaunâtre, sa chemise de nuit qui pendait autour de sa taille. Son pantalon est retenu par une cordelette.

TITORELLI

s'inclinant devant K. :

Titorelli, artiste-peintre.

K.

regardant autour de lui dans l'obscurité :

Vous ne vivez pas seul ?

TITORELLI

Ah, ces petites coquines! Les jeunes filles de tout le voisinage viennent chez moi!

On entend dans le lointain des rires étouffés.

Une fois, j'ai fait le portrait de l'une d'elles. Depuis, elles me courent toutes après.

K. .

Il sort la lettre de recommandation de sa poche et la tend au peintre.

C'est par ce monsieur que j'ai appris votre existence et sur son conseil que je suis venu vous voir.

Le peintre lit la lettre en diagonale et la jette à terre.

TITORELLI

Voulez-vous acheter des tableaux, ou commander votre portrait ?

K.

déconcerté :

Pardon ?

Il examine le tableau sur le chevalet.

Vous travaillez en ce moment à ce tableau ?

TITORELLI

Un portrait. Pas encore tout à fait terminé.

K.

C'est un juge ? Je vois qu'il est assis sur un trône doré...

TITORELLI

De la mise en scène.

K.

Il n'est pas assis sur un fauteuil de juge ?

TITORELLI

Il n'a jamais été assis sur un trône de ce genre.

K.

Et pourtant, il se fait peindre dans ce cadre solennel ?
Il est vraiment assis comme un président de tribunal.

TITORELLI

Oui, ils sont vaniteux, ces gens-là.

K.

Comment s'appelle donc ce juge ?

TITORELLI

Ah, ça je n'ai pas le droit de le dire.

K.

Vous avez bien la confiance du tribunal, n'est-ce pas ?

TITORELLI

jetant une chemise maculée sur le tableau du che-
valet :

Allons, maintenant, dites-moi la vérité. Crachez le mor-
ceau. Vous aimeriez en savoir davantage sur le tribunal.
Je ne vous en veux pas. Oui, vous avez raison : j'ai la
confiance du tribunal.

K.

Est-ce que c'est une charge officielle ?

TITORELLI

Non. Mais des fonctions officieuses de ce genre ont souvent
plus d'influence que des fonctions officielles Ne vou-
lez-vous pas vous débarrasser de votre manteau ?

K. enlève son manteau et le dépose sur une chaise.
Il garde son chapeau. Dans le lointain, on entend
des rires étouffés.

VOIX DE JEUNE FILLE

Il enlève son manteau!

K.

Je ne reste qu'un instant.

TITORELLI

Asseyez-vous tout de même.

Il montre le lit. K. s'assied au bord du lit.
Titorelli tire le siège de bureau jusqu'au che-
valet et s'y installe.

TITORELLI

Vous êtes innocent ?

K.

réjoui :

Oui!

TITORELLI

Bon. Si vous êtes innocent, alors l'affaire est très sim-
ple.

K.

riant :

Mais malgré tout, le tribunal arrivera à dénicher une faute
quelque part.

TITORELLI

Mais vous êtes bien innocent ?

K.

Ah, ça oui...

TITORELLI

C'est l'essentiel.

K.

Vous connaissez le tribunal bien mieux que moi. J'en ai
seulement entendu parler. Tout le monde est d'avis qu'une
fois que le tribunal accuse quelqu'un, il est convaincu de
la culpabilité de l'accusé.

TITORELLI

Et on ne peut plus faire changer d'avis au tribunal.

VOIX DE JEUNE FILLE

Titorelli, le monsieur va bientôt s'en aller ?

TITORELLI

Vous ne voyez pas que je discute avec monsieur ?

VOIX DE JEUNE FILLE

Tu vas faire son portrait ?

AUTRE VOIX DE JEUNE FILLE

Ne fais pas son portrait! Il est tellement moche!

TITORELLI

sautant de son fauteuil :

Fichez le camp!

Les rires étouffés deviennent plus sonores.

Je vous présente mes excuses. Ces jeunes filles font aussi partie du tribunal.

d'un ton badin :

Tout, d'ailleurs, fait partie du tribunal!

K.

Je n'ai pas encore une idée d'ensemble...

TITORELLI

Vous n'en avez pas besoin. Vous êtes innocent. A moi tout seul, je peux vous faire libérer.

K.

Mais vous avez pourtant dit il y a un instant que le tribunal refuse les preuves.

TITORELLI

Il refuse seulement les preuves qui sont produites devant lui. Il agit différemment lorsqu'on entreprend des démarches en dehors du tribunal. Dans les couloirs, ou, par exemple, ici dans mon atelier.

K.

Oui, c'est bien ça. Tout correspond exactement aux expériences que j'ai faites.

...Mais vous, comment êtes-vous entré en contact avec le tribunal ?

TITORELLI

Très simplement. J'ai hérité cette relation. Avant moi,

mon père faisait déjà le portrait des juges. Pour ce genre de travail, on ne peut pas faire appel à de nouveaux talents. Il faut connaître toutes les règles secrètes. Et chaque juge exige qu'on le peigne de la même manière que les grands juges d'autrefois. Et ça, je suis le seul à pouvoir le faire.

K.

Votre place est donc inamovible ?

TITORELLI

Oui, inamovible. C'est pour cette raison que je peux aussi prendre le risque d'aider de temps en temps un pauvre diable qui est en procès.

K.

Et comment vous y prenez-vous ?

TITORELLI

Avant tout, je dois vous demander quelle sorte de libération vous souhaitez. Il y a en effet trois possibilités. L'acquittement véritable, l'acquittement apparent, et le renvoi du procès. L'acquittement véritable est, bien entendu, la meilleure solution. Mais hélas, pour ce type de solution, je n'ai pas la moindre influence. Je n'ai d'ailleurs jamais assisté à un acquittement véritable.

K.

Pas un seul acquittement véritable. Ce que vous dites confirme l'opinion que j'ai du tribunal. Tout est donc absolument inutile. Un bourreau unique pourrait remplacer tout le tribunal.

TITORELLI

Il ne faut pas généraliser. Je ne parle que de mon expérience personnelle.

K.

Vous avez mentionné deux autres possibilités.

Il s'essuie le front.

TITORELLI

L'acquittement apparent et le renvoi du procès... Mais ne voulez-vous pas vous défaire de votre veste ? Vous n'avez pas trop chaud ?

K. déboutonne sa veste, hésite, puis l'enlève.
Il dépose sa veste sur ses genoux.

VOIX DE JEUNE FILLE

Il a déjà enlevé son manteau!

K.

Comment avez-vous déjà appelé les deux autres possibilités ? ...

TITORELLI

L'acquittement apparent et le renvoi du procès.

K. hoche la tête.

Sur mon intervention personnelle, je peux obtenir ces deux solutions. Non sans mal, bien entendu. Parlons d'abord de l'acquittement apparent. Si c'est ce que vous voulez, je vais écrire sur un morceau de papier une attestation certifiant votre innocence. Muni de cette attestation, j'irai trouver les uns après les autres tous les juges que je connais. En commençant par celui que je suis en train de peindre. Je lui expliquerai que vous êtes innocent, en me portant garant de votre innocence.

K.

Et le juge vous croirait ? Mais se refuserait quand même à m'acquitter purement et simplement ?

TITORELLI

Pour me faire une faveur, il apposerait sa signature au bas de mon attestation. Avec sa signature, j'en obtiendrais d'autres.

K.

se fâchant :

Et ensuite, je serais libre ?

TITORELLI

Oui. Mais libre en apparence seulement. Ou plutôt, provisoirement. Les juges du rang le plus bas - et ceux que je connais font partie de cette catégorie - n'ont pas le droit de prononcer un acquittement définitif. Seul le tribunal suprême, qui reste totalement hors d'atteinte pour nous tous, possède un tel droit.

K.

Et si j'étais acquitté par les juges du rang le plus bas ?

TITORELLI

Alors, momentanément, vous ne serez plus l'objet d'une accusation. Mais cette accusation restera suspendue au-dessus de votre tête, et il suffira d'un ordre supérieur pour qu'elle retrouve toute sa virulence.

K.

Et le procès recommencera à zéro.

TITORELLI

Bien entendu. Mais on a la possibilité d'obtenir alors un nouvel acquittement apparent. Il est nécessaire de rassembler à ce moment toutes ses forces une fois de plus.

K. est effondré. Le peintre s'approche. Il lui met la main sous le menton et lui relève la tête.

Il ne faut pas se résigner!

K.

découragé :

Et le deuxième acquittement est encore plus difficile à obtenir que le premier...

TITORELLI

Et cet acquittement n'est pas définitif non plus. Le deuxième acquittement entraîne une troisième arrestation. Le troisième acquittement, une quatrième arrestation, et ainsi de suite.

K. baisse de nouveau la tête. Le peintre retourne vers son siège et se rassied.

L'acquittement apparent ne vous paraît pas avantageux. Peut-être que le renvoi vous convient mieux ? Voulez-vous que je vous explique en substance le renvoi ?

K. hoche la tête. Le peintre s'appuie contre le dos du fauteuil. Sa chemise de nuit est entr'ouverte. Il passe une main sous la chemise, et se gratte la poitrine et les côtes.

Le renvoi consiste en ceci : le procès est maintenu en permanence à son stade initial. A intervalles réguliers, on se rend chez le juge compétent. On s'efforce par tous les moyens de le maintenir dans de bonnes dispositions. Si rien n'est laissé au hasard, on peut être sûr, alors, que le procès ne dépasse plus le stade initial. Bien entendu, le procès ne finira pas non plus, mais l'accusé reste à l'abri d'une condamnation. Par rapport à l'acquittement apparent, le renvoi a un avantage : le futur de l'accusé est moins incertain. Il ne risque pas de subir les horreurs d'une arrestation soudaine.

K. se lève et commence à mettre son veston.

VOIX DE JEUNE FILLE

Il remet son veston.

TITORELLI

Vous voulez partir ?

K.

Oui...

Titorelli se lève aussi et s'approche de K.

TITORELLI

Vous n'avez pas encore pris de décision, quant aux propositions que je vous ai faites. Moi-même, je vous aurais d'ailleurs déconseillé de vous déterminer tout de suite. Les avantages et les inconvénients sont à peu

près équivalents. Il faut peser le pour et le contre avec beaucoup de soin.

K. met son manteau.

VOIX DE JEUNE FILLE

Maintenant il met son manteau!

TITORELLI

Nē voulez-vous pas que je vous montre encore un tableau que je pourrais vous vendre ?

K.

impatient :

Oui, si vous voulez ...

Le peintre extrait de son capharnaüm un des petits tableaux sans cadre. Il le brandit devant K. C'est une prairie lugubre avec deux bouleaux. En toile de fond, un coucher de soleil flamboyant.

TITORELLI

Un paysage.

K.

Il est beau. Je l'achète.

Il sort son portefeuille.

Le peintre va chercher un deuxième tableau, d'une facture à peu près identique.

TITORELLI

Voilà le pendant de l'autre.

K.

Je les achète tous les deux.

TITORELLI

Le sujet semble vous plaire.

Il sort un troisième tableau analogue aux deux autres.

Ca tombe bien : j'ai encore un tableau presque pareil.

K.

Je le prends aussi. Combien, pour les trois ?

TITORELLI

Nous en parlerons la prochaine fois. Vous êtes pressé, maintenant. Nous restons en contact. Ça me fait vraiment plaisir que vous appréciez mes tableaux. Vous pouvez emporter tous ceux que j'ai ici! Ce sont tous des paysages avec des prairies. J'ai peint tellement de paysages. Il y a des gens qui détestent les tableaux de ce genre. Ils les trouvent trop lugubres. Mais vous ... vous les aimez bien...

Pendant le discours de Titorelli, K. a vidé son portefeuille et placé les billets de banque dans la main du peintre. Celui-ci fait mine de refuser l'argent mais il finit par prendre les billets.

Titorelli glisse une pile de tableaux sous le bras de K.

K. s'avance vers le bureau, avec ses tableaux. Titorelli prend le chevalet et retourne à l'intérieur de l'armoire, fermant les portes derrière lui.

K. tire un des tiroirs du bureau et y enfouit les tableaux, avant de fermer le tiroir à grand bruit.

Les ricanements et les courses poursuites continuent encore un moment. Pendant qu'on plonge brièvement la totalité de la scène dans l'obscurité, la partie éloignée de la scène retentit de petits cris et de rires.

Scène 13 : chez l'avocat

La partie supérieure de la scène demeure dans l'obscurité. Les projecteurs n'éclairent qu'un fragment de la partie antérieure de la scène. A droite, dans une semi obscurité, dort l'avocat, couché dans le lit. Au pied du lit se tient Leni. L'oncle, tout agité, fait son entrée. K. est agenouillé à gauche, devant le bureau. Il porte encore son manteau et son chapeau. L'oncle se trouve à la partie éloignée de la scène.

K.

sautant brusquement sur ses pieds :

Monsieur l'avocat! Je vous retire votre mandat!

Il enlève son manteau, ou plutôt il se secoue pour faire tomber le vêtement. Ses bras restent un moment captifs des manches. K. demeure ainsi, penché en avant, comme quelqu'un qui serait prisonnier d'une camisole de force.

L'ONCLE

s'avançant d'un pas énergique :

Joseph! Joseph! Je t'en supplie, Joseph! Renonce à retirer à l'avocat son mandat! Demande des explications ...

Il tend le bras.

Leni frappe des mains.

A l'extrême gauche entre un homme figé dans une attitude servile. Il porte des vêtements qui ont dû être élégants et qui ont maintenant un air complètement négligé.

Demande des explications à monsieur. C'est un client de l'avocat. Tu verras à quel point il est indispensable que quelqu'un assure ta défense...

K.

K.

en colère :

Je rédigerai moi-même ma défense! J'irai au tribunal et je la présenterai moi-même!

Il secoue le manteau et le fait tomber sur le sol. Il arrache aussi son chapeau. L'homme, tête baissée, est parvenu, presque en rampant, à proximité du lit.

LENI

Ecoute donc monsieur Block, qui va te montrer quels résultats désastreux tu obtiendras en faisant des démarches personnelles.

Block se tourne avec humilité vers K.

BLOCK

Nous nous sommes déjà rencontrés, dans la salle d'attente du tribunal.

K.

C'est possible.

BLOCK

Vous vous teniez à l'écart.

K.

Votre attente me paraissait tellement inutile.

BLOCK

Attendre n'est pas inutile. N'est inutile que l'intervention personnelle.

K.

Tous ceux qui sont assis là sont de votre avis.?

BLOCK

Nous ne discutons pas les uns avec les autres. Nous n'avons pas d'intérêts communs.

K.

On ne peut donc rien obtenir en faisant cause commune ?

BLOCK

Seule une personne isolée obtient parfois quelque chose, en agissant en secret.

LENI

C'est pourquoi tu as besoin de monsieur Huld, Joseph!

K.

s'adressant à Block :

Est-ce que monsieur Huld a présenté un recours en votre nom ?

BLOCK

Plusieurs.

K.

Plusieurs ?

BLOCK

Oui, plusieurs.

K.

Et quel était leur contenu ?

BLOCK

Il s'approche de K. avec gaucherie. Son dos est voûté et il cache sa bouche en la couvrant de sa main.

Beaucoup de choses savantes. Surtout beaucoup de choses en latin, une langue que je ne comprends pas. Et puis des pages et des pages de termes usuels du tribunal. Des flatteries à l'adresse de certains fonctionnaires. Et encore un texte dans lequel l'avocat faisait son propre éloge...

LENI

brutalement :

Rudi! Arrête de divaguer!

K.

Et c'est cet homme qui devrait me donner des conseils...

LENI

Il sait pourquoi il doit conserver son avocat. Il le sait. Son procès dure depuis tellement plus longtemps que le vôtre!

BLOCK

Oui, ça fait cinq ans que je suis enfoncé dans ce procès. Oh, moi aussi j'étais innocent. Mon procès n'avancait pas et alors...

K.

Oui, oui... et alors ?

BLOCK

chuchotant :

Alors j'ai pris un autre avocat. Et puis j'en ai eu encore cinq autres.

K.

Cinq ?

BLOCK

Je me trouvais dans la phase du procès que vous traversez en ce moment. Mon procès durait depuis six mois. Je voulais faire avancer les choses. Obtenir des résultats concrets...

L'ONCLE

Ecoute bien, Joseph! Ecoute bien!

BLOCK

J'ai fait ce qui est le plus sévèrement interdit. J'ai gardé mon avocat et j'ai fait appel à de petits avocats combinards. Je ne voulais pas perdre mon procès. J'ai dépensé dans ce procès toute ma fortune. Avant, les bureaux de mon entreprise occupaient tout un étage. Aujourd'hui, je ne possède plus rien. Il ne me reste qu'une petite chambre qui donne sur une cour...

L'ONCLE

C'est ce qui va t'arriver aussi, Joseph! Tu négliges ton travail! Le sous-directeur se plaint de toi! Même ton

ami, le procureur général - avec qui j'ai discuté - te croit perdu! Et ta pauvre mère - que tu n'es pas allé trouver depuis plus de deux ans, et qui est presque aveugle - t'appelle et tu ne vas jamais la voir!

BLOCK

Je voulais en finir. Les rumeurs concernant mon procès s'étaient amplifiées, parmi les connaissances que je m'étais faites dans les affaires, et parmi les membres de ma parenté. On me soupçonnait, on me faisait du tort de tous les côtés. Si seulement la première audience du tribunal pouvait enfin avoir lieu!

L'ONCLE

Ruiné, il est ruiné! Tu entends, Joseph? Sa vie de famille est fichue!

BLOCK

Alors j'ai fait une infidélité à mon avocat.

LENI

Rudi, montre-lui comment tu demandes pardon à l'avocat, comment tu le supplies...

Block tombe à genoux. Il se traîne, toujours à genoux, jusqu'au lit. Il embrasse la main de l'avocat, qui pend, toute flasque. Il soulève la couverture, lui embrasse les pieds.

BLOCK

à quatre pattes :

C'est mon grand avocat. Je l'appelle mon grand avocat, parce qu'il est le plus grand des petits avocats ...

K.

Il y en a de plus importants ?

BLOCK

à voix basse :

Oh oui, les vrais grands avocats ...

K.

Qui sont-ils ? Comment peut-on les rencontrer ?

BLOCK

Pratiquement tous les accusés rêvent d'eux, une fois qu'ils en ont entendu parler. Ne vous laissez pas séduire par cette légende! Qui sont les grands avocats, je n'en ai aucune idée. Je ne connais pas un seul cas dans lequel ils soient intervenus. Il vaut mieux ne pas penser à eux - sinon les entretiens avec les autres avocats deviennent si répugnants qu'on a envie de tout laisser tomber, de se mettre au lit pour ne plus entendre parler de rien!

K.

Vous pensiez pourtant aux grands avocats, à cette époque ?

BLOCK

On ne peut malheureusement jamais les oublier tout à fait.

Un moment de silence.

LENI

rapidement et avec dureté :

Qui est ton avocat ?

BLOCK

Mon avocat, c'est Huld.

LENI

Et à part lui ?

BLOCK

Personne d'autre.

Leni place la main de l'avocat sur la tête de Block.

L'ONCLE

Joseph, regarde bien! C'était presque un homme fini, mais l'avocat lui a fait grâce!

Block rampe vers Leni. Il presse sa tête contre elle. Elle lui passe les doigts dans les cheveux.

K.

à Leni :

Maintenant, c'est lui que tu as choisi ?

LENI

Il est toujours chez l'avocat. Il habite presque avec nous.

K.

Il dort peut-être même avec toi ?

LENI

Oui, il dort sous la table dans ma chambre.

Block a saisi la main de Leni. Il sépare le majeur de l'annulaire, comme l'a fait K. à Leni précédemment. Il lui embrasse les doigts, Leni lui soulève la tête en le prenant par les cheveux.

Est-ce qu'il n'est pas magnifique ?

BLOCK

s'adressant à K :

Leni trouve beaux presque tous les accusés. Elle s'attache à tous, elle les aime tous. Et il semble que tous l'aiment aussi. Elle m'en parle, quelquefois...

LENI

regardant K :

Parmi les gens beaux, il y en a qui sont particulièrement beaux. Mais ils sont tous beaux, même celui-là...

Elle repousse de nouveau Block d'un coup de pied.

K.

Est-ce que la faute rendrait beau ?

LENI

Non, ce n'est pas la faute. C'est la procédure qu'ils ont sur le dos ...

L'oncle s'approche de K. Il lui met la main sur l'épaule.

(Pendant ce temps, à la partie antérieure de la scène, sont apparus, près des marches qui descendent de la partie médiane, différentes personnes. Sur la gauche, madame Grubach et mademoiselle Montag. Sur la droite, le capitaine et mademoiselle Bürstner. Madame Grubach et mademoiselle Montag se tiennent par la main. Le capitaine a passé un bras autour de la taille de mademoiselle Bürstner.)

Ils regardent K. sans bouger.)

L'ONCLE

Joseph! Et maintenant, tu vas dire à l'avocat que tu as agi trop précipitamment. Il m'a promis de continuer à suivre ton affaire. Oui, dans sa générosité, il a fait constamment des démarches pour toi pendant tout ce temps! Viens, Joseph, viens!

K. se dégage, et s'éloigne de l'oncle.

K.

Non, je maintiens ma décision.

Leni s'éloigne.

Block la suit à quatre pattes.

L'oncle emboîte le pas, en gémissant et en se frappant le front.

K. va lentement vers le bureau.

Obscurité.

Scène 14 : à la banque

Un craquement soudain signale la reprise des activités dans les bureaux. On entend le crépitement des machines à écrire. Les employés vont et viennent en se dépêchant.

Kaminer, Kullich et Rabensteiner mettent de l'ordre à la partie antérieure de la scène.

K. est assis à son bureau. Son col de chemise est ouvert. Ses mains, grandes ouvertes, sont étendues devant lui.

Au-dessus de l'armoire est visible un grand tableau. C'est une copie gigantesque du paysage avec prairie que l'on connaît.

Le sous-directeur entre. Il passe lentement près de K., qui ne le remarque pas. Il l'observe avec un sourire ironique. Il reste un instant sous le grand tableau, fait un signe de tête et s'adresse à K.

LE SOUS-DIRECTEUR

Aujourd'hui, nous avons pour vous une tâche spéciale, très spéciale. Une tâche qui ne vous fatiguera pas. Au contraire. Rien à voir avec la fatigue que vous connaissez si bien. Une occupation qui vous apportera de la distraction et du plaisir.

K. lève les yeux, l'air absent.

Un ami italien, avec qui la banque est en affaires, est venu nous rendre visite. C'est un homme qui s'intéresse énormément aux beaux-arts. Il aimerait beaucoup qu'on lui montre les trésors artistiques de la ville. Il se trouve que vous êtes, monsieur le fondé de pouvoir, l'homme rêvé pour lui servir de guide.

K.

à voix basse :

Je suis trop occupé ...

LE SOUS-DIRECTEUR

D'habitude, pourtant, vous n'êtes que trop content de pouvoir quitter votre bureau.

K.

Ma connaissance de la langue italienne ...

LE SOUS-DIRECTEUR

Vous rédigez, dans cette langue, des lettres commerciales impeccables.

K.

Mes connaissances en histoire de l'art ...

LE SOUS-DIRECTEUR

Vous faites partie de l'association pour la protection des monuments de la ville.

K.

C'était vrai il y a bien longtemps. D'ailleurs je n'en faisais partie que pour des motifs commerciaux.

LE SOUS-DIRECTEUR

Vous n'allez tout de même pas refuser d'exaucer un souhait expressément formulé par monsieur le directeur ?

K.

se levant :

Oh non, non ...

LE SOUS-DIRECTEUR

Alors préparez-vous. Reposez-vous encore un moment. Vous êtes fatigué ?

Il tire le col de K.

Et arrangez un peu votre tenue! Vous n'allez pas recevoir les clients comme ça ?

K. reboutonne son col avec résignation et arrange sa cravate. Le sous-directeur s'est assis sur le bord du bureau. Il passe la main sur la pièce

de bois qui fait saillie tout autour de la table.

...Et votre bureau ... Vous n'avez pas remarqué ?

Il détache un bout du rebord de la table.

... Votre bureau est bien délabré ... Il va ...

Il sort de sa poche un couteau, ouvre la grande lame, l'enfonce dans la surface, soulève la lame et détache un nouveau bout de bois.

... Il va bientôt s'écrouler!

Pendant ce temps, le directeur, accompagné de son ami, l'homme d'affaires italien, est apparu en haut à gauche et a descendu les marches. Le directeur est pâle. Il avance courbé en deux, en s'appuyant sur une canne. L'italien est vêtu de manière extrêmement élégante. Il a une moustache fournie de couleur gris-bleu.

LE SOUS-DIRECTEUR

s'adressant au directeur :

Regardez comment monsieur le fondé de pouvoir traite le mobilier de notre maison!

Le sous-directeur rit, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie.

L'italien éclate aussi de rire, sans avoir compris, manifestement, la phrase. Le directeur montre K. du doigt. L'italien s'incline en riant.

Son attention est attirée par le paysage représentant une prairie. Il s'immobilise au pied du tableau pour l'admirer.

L'ITALIEN

Ah! Un conoscitore! Un specialista! Un mecenate!

K.

avec un geste dédaigneux de la main :

Ca n'est pas...

L'ITALIEN

Quale capolavoro!

Le sous-directeur tire quelques tiroirs et les vide : une quantité de petits tableaux représentant des paysages avec des prairies s'éparpille sur le sol.

L'italien se précipite et ramasse quelques-uns des tableaux.

LE SOUS-DIRECTEUR

L'art! Vous voyez, monsieur le fondé de pouvoir, aujourd'hui, n'a plus d'intérêt que pour l'art!

L'ITALIEN

Ah! Variazioni!

LE SOUS-DIRECTEUR

Non, toujours la même chose! Toujours la même chose!

L'ITALIEN

Geniale!

Le directeur, qui avait observé la scène en silence, appuyé sur sa canne, s'approche maintenant de K. et le prend à part.

LE DIRECTEUR

d'une voix souffrante :

Je vous demande instamment d'attendre notre ami à trois heures à la cathédrale. Une promenade, par un après-midi comme celui-là - c'est le printemps - pourra vous être, à vous aussi - me disais-je - agréable.

K.

Naturellement, monsieur le directeur. Je ferai de mon mieux.

LE DIRECTEUR

D'ailleurs notre hôte ne souhaite pas du tout visiter au pas de course tous les monuments de la ville. Il voudrait

surtout visiter, mais alors vraiment en détail, la cathédrale. Il se réjouit de pouvoir faire cette visite en compagnie d'un homme aussi cultivé et aussi charmant que vous. ... Signore ...

Il s'en retourne lentement, à pas traînant, vers l'italien, avant de faire demi-tour une fois encore.

L'ITALIEN

Mio caro amico ...

LE DIRECTEUR

Et vous comprendrez sans peine son italien. Il vous suffira d'écouter attentivement...

Les trois hommes s'en vont.

L'ITALIEN

s'adressant à K. :

Arrivederci in duomo!

Dès qu'ils ont gravi les marches sur la gauche, K. se hâte vers l'armoire. Il fouille parmi les papiers, trouve un livre broché. Il l'emporte jusqu'au lit recouvert d'une couverture. Il s'étend et feuillette les pages.

Rabensteiner, Kaminer et Kullich arrivent par le haut. Ils rangent les tableaux dans les tiroirs du bureau, tout en gardant les yeux fixés sur K. Ils font dans sa direction des grimaces chargées de reproches et hochent la tête. Ils consolident les planches malajustées qui constituent le dessus du bureau, en donnant de violents coups de marteaux. Ils tirent ensuite le bureau tout à fait sur le côté gauche de la scène.

K. pose son livre et couvre sa tête de ses bras.

Après le départ des trois employés, K. se couche sur le côté, en remontant les genoux vers le

ventre.

Le silence s'installe.

L'obscurité envahit la partie éloignée de la scène.

K. est étendu, les yeux clos.

Tout à coup apparaît Leni, à droite, près du lit. Elle s'appuie sur le bord du lit, se penche avec raideur sur K. Tout son corps est tendu.

LENI

Elle murmure :

Ils te traquent!

K. se dresse brusquement. Leni a déjà disparu.

Scène 15 : à la cathédrale

Au moment où K., effrayé, se dresse dans son lit, trois coups de cloche puissants et clairs retentissent. Simultanément, sur la droite, derrière le lit, apparaît dans un grand froissement d'étoffe un rideau doré, qui cache toute la partie éloignée de la scène, armoire comprise.

Venant de la gauche, un homme, vêtu d'une longue tunique noire, s'avance lentement. Il s'immobilise au milieu de l'espace scénique. K. saute de son lit, son livre à la main.

L'AUMONIER

Tu es Joseph K.

K.

Oui.

L'AUMONIER

Tu es un accusé.

K.

Oui.

L'AUMONIER

Je suis l'aumônier de la prison.

K.

Oui...

L'AUMONIER

Je t'ai fait convoquer ici pour te parler.

K.

Je suis venu pour faire visiter la cathédrale à un italien.

L'AUMONIER

Ne t'occupe pas de broutilles. Qu'est-ce que tu as, à la main ? Un livre de prières ?

K.

C'est un guide des monuments de la ville.

L'AUMONIER

Jette-le.

K. jette le livre.

Est-ce que tu sais que ton procès va mal ?

K.

J'en ai aussi l'impression. Je me suis donné énormément de peine, mais sans résultat. Je n'ai même pas terminé la rédaction de mon recours.

L'AUMONIER

Comment imagines-tu que tout ça va finir ?

K.

Avant, je me disais que ça allait finir bien. Aujourd'hui, j'ai des doutes. Je ne sais pas comment ça va finir. Tu le sais, toi ?

L'AUMONIER

Non. Je crains que ça finisse mal. Ils te croient coupable.

K.

Pourtant je ne suis pas coupable. C'est une erreur.

L'AUMONIER

C'est ce que disent d'habitude les coupables.

K.

Comment est-il possible qu'un homme soit coupable ? Nous sommes tous des êtres humaine, pareils les uns aux autres.

L'AUMONIER

Comment vas-tu t'y prendre, pour ton affaire ?

K.

Je vais chercher de nouveaux appuis.

L'AUMONIER

Tu cherches trop tes appuis à l'extérieur.

K.

Est-ce que tu sais exactement quel genre de tribunal tu sers ?

L'aumônier ne répond pas.

Excuse-moi. Je n'avais pas l'intention de t'offenser.

L'AUMONIER

d'une voix coupante :

Tu ne vois vraiment pas plus loin que le bout de ton nez!

Pendant un instant, ils demeurent silencieux, face à face.

K.

Eh bien, donne-moi des conseils. Indique-moi comment je peux me sortir de ce procès... comment faire pour vivre, une fois débarrassé de ce procès. Il doit bien y avoir un moyen.

L'aumônier se tait.

Tu as du temps à me consacrer ?

L'AUMONIER

Autant de temps que tu voudras.

K.

J'ai confiance en toi. Avec toi, je peux parler ouvertement.

L'AUMONIER

Ne te fais pas d'illusion.

K.

Ne pas me faire d'illusion à propos de quoi ?

L'AUMONIER

Tu te fais des illusions, en ce qui concerne le tribunal.

K.

Alors, dis-moi de quel genre de tribunal il s'agit.

L'AUMONIER

Toi seul pourras le découvrir.

K.

Beaucoup de gens parlent du tribunal. Mais moi, on ne m'y a encore jamais amené.

L'AUMONIER

C'est le devoir de ceux qui ont quelque chose à voir avec le tribunal que de parler du tribunal. D'exprimer toujours ce qu'ils estiment possible d'en dire. Ils peuvent te présenter la loi de la manière qui leur convient.

K.

Comment peuvent-ils me déclarer coupable ?

L'AUMONIER

Ils sont libres de t'attribuer n'importe quelle faute.

K.

Par moments, ils ne savent même pas mon nom.

L'AUMONIER

De toute façon, ton nom est déjà devenu trop lourd pour toi.

K.

Ils me confondent avec d'autres gens.

L'AUMONIER

Ils peuvent te donner le nom qu'il leur plaît de te donner. Ils peuvent te désigner par une lettre, ou par un chiffre....

K.

Alors ils m'enlèvent le droit de vivre...

L'AUMONIER

Ils peuvent, si ça leur convient, t'enlever ce droit.

K.

Et si je refuse de reconnaître leurs sentences ?

L'AUMONIER

La loi existe indépendamment de leurs sentences.

K.

Comment accéder à la loi ?

L'AUMONIER

La porte de la loi est toujours ouverte. Quand tu le veux, tu peux demander au gardien de te laisser entrer. Tu peux accéder à la loi, même si le gardien de la porte te l'interdit. Souviens-toi pourtant de ceci : le gardien de la por-

te est le moins important des gardiens. Quand on passe d'une salle à une autre, on rencontre d'autres gardiens, de plus en plus puissants. La vision du troisième gardien est déjà insupportable.

K.

A part moi, d'autres gens essaieront d'entrer comme je le fais.

L'AUMONIER

Personne ne peut obtenir le droit d'entrer, sauf celui à qui l'entrée est destinée.

K.

Il n'y a donc, pour chacun, qu'un seul accès possible à la loi ?

L'AUMONIER

C'est bien ça. C'est ce qui est écrit.

K.

Et si je doute du pouvoir des gardiens des portes ?

L'AUMONIER

Les gardiens sont là. Ils font partie de la loi. Tu ne fais que te rapprocher de la loi.

K.

Et si je décide de ne pas croire à la réalité de la loi ?

L'AUMONIER

Personne n'est obligé de croire que tout cela est vrai. Il suffit de croire que tout est nécessaire.

Silence.

K.

Ainsi le mensonge devient l'ordre universel.

Lentement, l'aumônier se détourne de K. et repart vers la gauche.

Attends un peu !

L'aumônier s'arrête et se retourne.

L'AUMONIER

J'attends.

K.

Tu n'attends de moi rien de plus ?

L'AUMONIER

Non.

K.

Tu as été amical à mon égard. Mais maintenant tu me congédies, comme si je t'étais indifférent.

L'AUMONIER

Tu sais qui je suis.

K.

Tu est l'aumônier de la prison.

L'AUMONIER

Je fais donc partie du tribunal. Comment pourrais-je vouloir de toi quelque chose ? Le tribunal ne veut rien de toi. Il te reçoit, quand tu arrives, et il te congédie, quand tu t'en vas.

L'aumônier se détourne une nouvelle fois.

Simultanément retentit un coup de cloche unique et prolongé, tandis que l'obscurité s'installe peu à peu.

Le rideau doré disparaît dans un froissement d'étoffe.

Scène 16 : au tribunal

Les logements misérables, avec leurs habitants. Comme lors de la première visite au tribunal. Les hommes dans leurs chambres, attablés ou couchés sur les lits. Du linge étendu. Des mouvements nonchalants et quotidiens. Des voix d'enfants. Quelqu'un chante. Quelqu'un d'autre siffle. Musique lointaine. A droite, sur les marches d'escalier qui conduisent à la scène médiane, sont assis quelques hommes en vêtements d'ouvriers.

K. est debout au centre de la partie antérieure de la scène.

Par le haut, à gauche, arrive un nouveau groupe d'habitants. K. se tourne vers eux.

K.

Je cherche le tribunal. C'est ici qu'il se réunit ?

LA PREMIERE FEMME

Quel tribunal ?

K.

Ici se déroulent des audiences.

LA DEUXIEME FEMME

Qu'est-ce qu'il raconte ?

LE PREMIER HOMME

Il parle d'un tribunal.

Au sommet de l'escalier de droite quelques habitants se sont avancés.

LA TROISIEME FEMME

qui se trouve en haut à droite :

C'est l'administrateur!

LA QUATRIEME FEMME

qui fait partie du groupe rassemblé à gauche :

L'homme de la banque.

LA TROISIEME FEMME

Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

K.

Je dois me présenter au tribunal.

Le groupe du bas se déplace vers la droite. L'homme qui était déjà venu en aide à K. lors de sa visite précédente au tribunal se détache du groupe et s'avance.

L'HOMME

Qui t'a convoqué ?

K.

Je dois me présenter.

L'HOMME

Qui t'en donne l'ordre ? Qui te soumet de cette manière ?

K.

Je viens de mon propre gré.

L'HOMME

Tu as déjà accepté la sentence ?

K.

Oui.

L'HOMME

Tu ne te défends pas ?

K.

Ca ne sert à rien.

L'HOMME

Tu ne trouves plus rien à objecter ?

K.

Non.

Le deuxième homme, en bas, passe devant K. et s'adresse à celui qui voudrait l'aider.

LE DEUXIEME HOMME

Ne lui adresse pas la parole!

LA TROISIEME FEMME

qui se trouve en haut à droite :

Laisse-le rejoindre ceux de son espèce.

LA QUATRIEME FEMME

d'en bas :

Des gens comme lui, on en voit traîner tout le temps par ici. Qu'est-ce que ça peut nous faire, leurs histoires de tribunal ?

LE DEUXIEME HOMME

d'en bas :

Qu'ils se fassent condamner!

K. attrape par le bras l'homme qui avait tenté de l'aider.

K.

Vous êtes mes juges ?

L'HOMME

à K. :

Tes juges ? Peut-être.

LE DEUXIEME HOMME

d'en bas :

Ne perds pas ton temps!

L'HOMME

à K. :

Reste ici. Prononce toi-même une autre sentence.

K.

C'est trop tard. Pour moi, il n'est pas possible de recommencer.

LA QUATRIEME FEMME

passant devant lui, en bas :

Non, pas pour lui.

Le groupe est parvenu à l'escalier de droite. Les hommes, qui étaient assis, se lèvent. Ils montent tous lentement les marches, à droite.

L'homme qui avait aidé K., et qui a attendu quelques instants de plus, rejoint maintenant le groupe, qui se dirige vers la partie médiane de la scène.

Les bruits deviennent plus forts, à la hauteur de la scène éloignée.

Des sons divers accompagnent le changement de décors : quelqu'un chante, quelqu'un d'autre siffle. On entend aussi des coups retentissants.

La partie supérieure de la scène s'obscurcit.

K. est debout au centre de la partie antérieure de la scène.

Scène 17 : à la pension

Scène médiane : à gauche, assis à la table, le capitaine. En bras de chemise et bretelles. Il a ouvert devant lui un journal. Lui faisant face, madame Grubach et son tricot.

A droite, dans leur chambre, mademoiselle Bürstner et mademoiselle Montag. Mademoiselle Bürstner est en train de mettre sa capeline couverte de fleurs.

Plus haut, la scène éloignée est plongée dans l'obscurité.

K. se dirige vers la droite.

Le capitaine frappe, de la paume de la main, sur son journal.

Madame Grubach, apeurée, lève les yeux.

MADAME GRUBACH

La guerre ?

LE CAPITAINE

La guerre, je vous dis! C'est la guerre!

K.

s'avance au pied des marches de l'escalier de droite et appelle, en regardant vers le haut :

Mademoiselle Bürstner! Chère mademoiselle!

Boitant, et se déplaçant de biais, mademoiselle Montag s'approche de lui.

K. sort de son portefeuille la photographie chiffonnée. Il la tend à mademoiselle Montag.

Remettez ceci à mademoiselle Bürstner. Je la prie de me pardonner.

Mademoiselle Montag s'incline devant lui, prend la photographie et retourne vers mademoiselle Bürstner. Le regard de K. reste fixé dans leur direction.

Mademoiselle Bürstner contemple la photo, éclate d'un rire bref, déchire le cliché et laisse tomber les morceaux sur le sol.

K. va vers le lavabo. Il enlève sa veste, verse de l'eau dans la cuvette et se lave.

Le capitaine replie son journal. Il se lève.

Madame Grubach pose son tricot, enroule la pelote de laine.

Le capitaine enfile sa veste d'uniforme.

LE CAPITAINE

à voix basse :

Cette fois, ça commence.

Il boutonne sa veste.

Mademoiselle Montag ouvre une ombrelle. Elle la tient au-dessus de mademoiselle Bürstner. Toutes deux s'avancent lentement.

Madame Grubach s'est levée. Elle aussi s'avance lentement, avec le capitaine.

La lumière qui éclaire la partie médiane de la scène baisse brusquement.

Scène 18 : la fin

Scène médiane : tout à fait en avant, dans une lumière très faible, se tiennent le capitaine et madame Grubach, mademoiselle Montag et mademoiselle Bürstner. Ils observent ce qui se passe à la partie antérieure de la scène.

Mademoiselle Bürstner fredonne et chantonne d'une voix aiguë mais à bouche fermée. K. arrange soigneusement son col et sa cravate. Il s'approche de l'armoire, en sort une veste noire distinguée, et finit de s'habiller. Il met son chapeau, pousse une chaise devant le lit, s'assoit, rigide et droit, les mains sur les genoux, le regard tourné vers le haut en direction de l'escalier de gauche.

De la scène éloignée, qui est plongée dans l'obscurité, s'avancent deux hommes. Ils sont vêtus d'un frac très ajusté et portent un haut de forme sur la tête. Ce sont les gardiens Franz et Willem.

Ils descendent lentement l'escalier de gauche, d'un pas identique. Exactement au même moment, tous deux obliquent et se dirigent vers K.

K. se lève.

Les deux hommes se placent de chaque côté de K. Ils le saisissent par le bras, et se serrent étroitement contre lui en appuyant les épaules.

K.

Pourquoi est-ce vous, précisément, qu'on a choisis ?

Pas de réponse.

Vous êtes de nouveau bien vus ?

Pas de réponse.

Vous vous êtes superbement arrangés. Comme des chanteurs d'opéra.

Pas de réponse.

Et vous êtes ponctuels. Demain, c'est mon anniversaire.

Les deux hommes font quelques pas en compagnie de K. A vrai dire, K. ne marche pas, à proprement parler. Ce sont plutôt eux qui le portent.

K.

Un procès de courte durée. Une année.

Ils s'avancent jusqu'au centre de la partie antérieure de la scène. Ils se tournent ensuite vers l'avant.

A l'endroit précis où s'est déroulée l'arrestation de K. un certain matin, ils s'immobilisent. Ils enlèvent à K. son chapeau. Ils lui ôtent sa veste, son gilet, sa chemise.

La mélodie que fredonnait mademoiselle Bürstner s'arrête.

Franz met un genou à terre. Willem fait basculer K. en arrière, sur son genou plié. Les deux hommes placent les bras rigides de K. le long de ses flancs.

Willem s'agenouille près de Franz. Il ouvre la jaquette de son frac et sort, d'un fourreau qui pend à une courroie par-dessus le gilet, un long couteau de boucher effilé. Il le soulève bien haut et vérifie l'aiguisage dans la lumière.

K.

Où sont les juges ? Où est le tribunal suprême ?

La scène médiane s'éclaire.

A côté du capitaine et de madame Grubach, l'oncle, coiffé de son panama, fait son entrée.

Plus en arrière et de plus en plus haut, se tiennent, dispersés de manière irrégulière, le procureur général, le sous-directeur, le di-

recteur, l'industriel, le client italien, Rabensteiner, Kaminer et Kullich. Tandis que tous les autres demeurent à leur place et observent avec une attention soutenue ce qui se déroule, les trois employés de banque s'avancent furtivement sur la pointe des pieds. Avec des mouvements d'une circonspection exagérée, un doigt sur la bouche, ils vont jusqu'à la limite de la partie antérieure de la scène, où ils s'acroupissent. Ils observent les événements, courbés en deux et l'oeil aux aguets.

Aux côtés de mademoiselle Montag et de mademoiselle Bürstner, qui s'abritent sous leur ombrelle, se tiennent Leni, Block et la femme de l'huissier du tribunal. Derrière eux, dispersés de manière irrégulière comme sur la gauche, se sont placés l'avocat, le juge du tribunal, le juge d'instruction et le peintre Titorelli.

Plus en arrière, on aperçoit l'étudiant, les personnes qui assistaient au premier interrogatoire, avec leurs costumes et leurs barbes blanches, de même que l'homme chargé d'administrer les coups et un groupe de gardiens, vêtus du même habit noir ajusté que portait Franz le premier matin.

Willem tend lentement à Franz le couteau, en passant par-dessus K. Franz prend le couteau. Il pousse la bassesse jusqu'à le faire glisser sur les mains, les bras et la poitrine de K., comme pour l'inviter à s'en emparer. Il rend ensuite le couteau à Willem.

Willem place la paume de sa main sur la poitrine de K., palpant la peau dans la région du coeur.

Franz maintient d'une main la gorge de K.

Tandis que Willem lève le couteau, de la main

droite, K. tourne la tête en arrière et regarde obliquement en haut vers le fond. Là est apparu, au-dessus de l'armoire, détaché de tous, l'homme qui voulait aider K. Il lève la main et fait un petit geste comme pour appeler K. ..

Mais K. détourne déjà la tête.

Willem plonge le couteau dans la poitrine, entre les doigts écartés de sa main gauche posés sur la peau.

K.

à voix basse :

Comme un chien.

Willem retourne deux fois le couteau.

Obscurité.

FIN DE LA PIECE
